

Chaque fascicule contient un récit complet.



BUFFALO-BILL

Le Masque noir et la Rose du Rancho vert.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 78.

Prix: 25 Centimes.

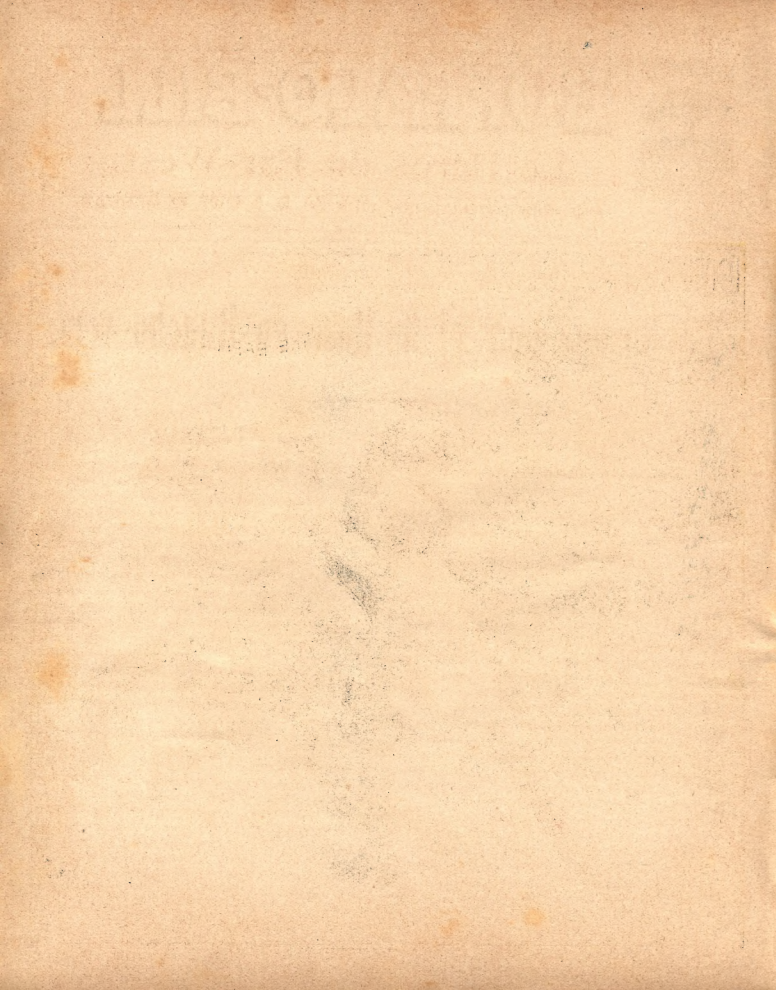
BUFFALO BILL AND THE BLACK MASK

OR
THE RAFFLE OF DEATH



BY
THE AUTHOR OF
"BUFFALO BILL"

D'un dernier coup de revolver, Buffalo Bill mit fin à l'acharnement de ce combat singulier.





BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Le Masque noir et la Rose du Rancho vert.

Le Condamnation des Traîtres.

C'était la nuit; la belle nature du Nouveau-Mexique s'endormait dans l'ombre et le silence. Un petit campement d'outlaws, situé au fond d'un cañon que surplombaient de sombres et hauts rochers, s'éclairait de feux de bivouac allumés çà et là. Au milieu du camp, près d'un énorme foyer de grosses bûches, une vingtaine d'hommes entouraient trois prisonniers dont les mains et les pieds étaient chargés de chaînes. Ces hommes étaient évidemment en train de discuter avec animation.

Celui qui paraissait exercer sur eux l'autorité d'un chef, portait sur le visage un masque noir qui dissimulait tous ses traits. Il se leva tout à coup et s'approcha des trois prisonniers.

— D'après le verdict de vos camarades, leur dit-il, vous êtes reconnus coupables de trahison... Vous avez, sous un déguisement, attaqué et dévalisé une diligence, tué le conducteur, et gravement blessé un officier de l'armée, sans faire part de vos projets et de votre expédition à moi, votre chef, ni à aucun de vos camarades, auxquels cependant, lorsque vous êtes entrés dans notre association, vous vous êtes liés sous la foi du serment... Vous vous étiez concertés d'avance pour garder le butin... En punition de ce crime de lèse-fraternité, de ce parjure infâme, nous vous condamnons à la peine de mort!

B. B. 78. F.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

On va tirer au sort, selon la coutume, et ceux d'entre nous qui amèneront les trois d'és en ivoire rouge seront chargés de l'exécution de la sentence... Dans une demi-heure, vous aurez cessé de vivre.

Ayant ainsi parlé, il retourna auprès des outlaws, qui avaient accueilli son discours de signes approbateurs, sans dire un mot. Ces hommes semblaient empruntés à toutes les races du continent américain; on voyait parmi eux des Mexicains, des métis au teint basané, aux yeux sombres, aux lèvres fortes; des Indiens, un nègre, et des types de desperados américains de pure race, si l'on peut ainsi s'exprimer; mais la majorité se composait d'indigènes de l'autre rive du Rio-Grande. Quant à l'homme qui venait de prononcer la sentence, son masque empêchait de discerner sa nationalité au type de son visage.

Ces outlaws, réunis en jury dans le cañon, se croyaient bien seuls; ils ne se doutaient pas que deux observateurs attentifs, cachés dans les rochers qui surplombaient le campement, ne perdaient ni un de leurs gestes, ni une de leurs paroles.

C'étaient deux hommes dans la force de l'âge, dont le beau visage, les traits nobles et énergiques reflétaient le courage et la loyauté. L'un d'eux avait un costume fantaisiste, pittoresque et d'une rare élégance dans son originalité: une longue chevelure bouclée tombait sur ses épaules, et, à cet ornement,

qu'il portait comme un défi aux Peaux-Rouges si avides de scalpes, ainsi qu'à la moustache et à la barbiche soyeuses ombrageant le contour ferme de ses lèvres, chacun eût reconnu en lui le héros populaire du Far-West, le célèbre chef des scouts, William Cody, surnommé Buffalo Bill. Son compagnon portait l'uniforme de officiers de l'armée: c'était le lieutenant Willis, de Fort Taos.

Après avoir entendu les paroles du chef masqué, il fit signe à son compagnon, et les deux hommes s'éloignèrent sans bruit, comme des fantômes, de leur poste d'observation, laissant les bandits procéder à leur sinistre besogne.

Le chef au masque noir se leva, entra dans la cabane voisine et en ressortit bientôt, portant une boîte d'un pied carré, percée, à la partie supérieure, d'un trou assez grand pour qu'on pût y introduire la main.

On avait peint en blanc, sur l'un des côtés de la boîte, une tête de mort avec deux tibias entrecroisés; sur le second, un nid de serpents verts formant des nœuds hideux, et sur le troisième, un cerceuil rouge.

Sur le quatrième côté, tourné vers les brigands, ces mots s'étaient en lettres rouges:

Loterie de la Mort.

Le chef, silencieusement, déposa la boîte devant lui sur une table dressée près du feu, et resta debout, la main appuyée dessus.

Alors un des hommes se détacha du groupe, introduisit ses doigts dans l'ouverture de la boîte et y prit un objet qu'il tendit au chef.

Celui-ci reçut l'objet, l'exposa aux regards de tous, puis, sans dire un mot, fit signe à l'homme de s'écarter.

L'homme avait tiré un dé en ivoire blanc.

L'un après l'autre, les outlaws s'avancèrent pour tirer cette Loterie de la Mort. L'un après l'autre, jusqu'au douzième, ils plongèrent la main dans l'urne sinistre, et chacun retira un dé d'ivoire blanc, qui, suivant la loi de ce singulier tribunal, les exemptait de remplir l'office d'exécuteur.

Les trois prisonniers, assis, attentifs et muets, fixaient les yeux sur l'urne qui contenait leur sort. Leurs visages étaient pâles, leurs lèvres tremblaient malgré tous les efforts qu'ils faisaient pour paraître calmes; mais, en aucune façon, ils n'essayaient d'implorer la pitié de leurs camarades, pour faire fléchir la rigueur de l'arrêt. Ils étaient résignés à leur sort, qu'ils savaient inévitable. Leur propre expérience leur avait appris, et le retour qu'ils fai-

saient sur eux-mêmes leur rappelait que nulle plainte ne pouvait toucher les cœurs endurcis des outlaws. Patiemment, ils attendaient que le hasard désignât leurs bourreaux.

Cependant, lorsque le treizième compagnon eut amené, lui aussi, un dé blanc, les prisonniers se levèrent tous trois, instinctivement, et firent un mouvement en avant, comme poussés par la plus vive anxiété.

Que se passait-il?... Cette urne était-elle donc enchantée, pour que treize hommes de suite n'en eussent pas extrait un seul dé d'ivoire rouge? Était-il possible que, par erreur ou générosité, l'homme chargé de la remplir n'y eût mis que des dés blancs?...

Les condamnés, si calmes, tant qu'ils croyaient leur vie perdue sans rémission, haletaient maintenant d'inquiétude et d'espérance. Ils savaient en effet que, quelle qu'en fût la cause, l'absence de dés en ivoire rouge sauverait leur existence, malgré le verdict rendu contre eux. C'était, chez les outlaws, une loi absolue dont rien ne pouvait empêcher l'application.

Quant aux autres brigands, ils étaient inquiets eux aussi, mais pour une cause bien différente. Si, en effet, le coffret ne contenait que des dés blancs, ils seraient obligés de remettre les condamnés en liberté, et c'était trois gaillards dangereux, trois traîtres, qui certainement chercheraient à se venger.

Ceux qui n'avaient pas encore tiré à la Loterie de la Mort, — peu nombreux maintenant, — se montraient encore plus nerveux et agités que leurs camarades, à la pensée qu'ils allaient peut-être amener les dés rouges, s'il y en avait dans la boîte, et qu'alors, ils seraient obligés de tuer les condamnés. Tout endurcis qu'ils étaient, cette besogne de bourreaux ne leur convenait pas; il leur répugnait d'abattre à coups de revolver ces hommes sans défense, à côté desquels ils avaient longtemps vécu.

Les dés blancs continuaient à sortir un à un de l'urne fatale. Il n'y avait plus que trois hommes qui n'eussent pas tiré. Ils restaient immobiles à leurs places, regardant alternativement le coffret et le visage convulsé des trois traîtres. Mais la voix du chef s'éleva, impérieuse:

— Venez, garçons! Venez puiser comme les autres dans le coffret!

Il fallut obéir. L'un d'eux s'avança et introduisit dans l'urne sa main tremblante...

Il en retira un morceau d'ivoire rouge!

Il n'y avait pas que des dés blancs; mais les trois dés rouges se trouvaient au fond de la boîte!

La Loterie de la Mort,

Les trois hommes désignés par le sort pâlirent d'angoisse, tandis que les trois outlaws condamnés, précipités du haut de leur suprême espérance, s'affaissaient sur leur banc, les membres agités d'un tremblement convulsif.

Le chef, qui paraissait impatient de tout retard, fit d'une voix sévère :

— Allons ! pas de tergiversations !... Si vous avez l'intention de prier, une courte prière fera l'affaire aussi bien qu'une longue ! Des délais ne feraient qu'augmenter votre misère. Vous autres, les exécuteurs, préparez-vous à accomplir votre besogne ! Je suis pressé de partir.

Personne ne fit d'observation. Le chef s'approcha des condamnés et détacha les chaînes qui entravaient leurs poignets et leurs chevilles. Il leur donna à chacun une poignée de main, témoignage que la mort effaçait le crime et la rancune, et leur adressa quelques paroles d'encouragement et de consolation.

Puis un des outlaws les conduisit sous un arbre bien éclairé par la lueur du foyer, et les trois exécuteurs se placèrent à dix pas, chacun d'eux faisant face à l'un des condamnés.

Les malheureux promenaient leurs yeux agrandis par l'épouvante sur le feu, le groupe des outlaws et le chef masqué.

Celui qui se trouvait au milieu, remarquable par sa haute taille, son visage cynique et ses regards de flamme, s'appelait Sol Nichols. C'était l'instigateur de la trahison pour laquelle ils étaient punis. Il jeta sur les assistants un regard farouche. Celui-là narguait la mort et défiait jusqu'à la fin les hommes qui le tenaient sous le canon de leurs revolvers.

— Avez-vous quelque demande à formuler, quelque volonté dernière ? demanda le chef masqué aux trois condamnés.

Sol Nichols leva la main.

— Oui, répondit-il. Je veux exprimer un dernier désir, et je ne le communiquerai qu'à celui d'entre vous qui est chargé de m'exécuter... Nous sommes coupables, c'est vrai, mais vous ne nous tenez pas tous ! Nous étions cinq dans ce complot : l'un de nous a été tué par Buffalo Bill au combat de Herder's Ranch ; l'autre, mon propre frère, a réussi à s'échapper... Et je vous garantis, Capitaine Cobra, qu'il vengera sans tarder la mort ignominieuse que vous me faites subir aujourd'hui... Maintenant, après que j'aurai dit un mot à celui qui doit me tuer, vous pourrez commander le feu. Je suis prêt.

Cet homme ne valait certes pas grand'chose ; il avait volé et assassiné plusieurs fois ; mais en face de la mort, il savait retrouver sa dignité native et montrait, en tout cas, un calme et froid courage qui provoqua, chez les témoins de cette scène, un murmure d'admiration.

Le bandit désigné pour le mettre à mort s'avança vers lui et se pencha pour recevoir sa dernière confiance. Le chef attendait patiemment à quelques pas de là.

— Avez-vous fini enfin ? demanda-t-il d'une voix furieuse. Je vous ai déjà dit que nous étions pressés. Sol Nichols lui jeta un regard d'indicible mépris et haussa les épaules.

— J'ai fini, dit-il. Vous pouvez maintenant faire votre office de bourreau.

— Bon, reprit le chef sans se soucier du reproche que contenait la phrase du condamné. Tirez vos revolvers, vous autres !... Attention... feu !

Les trois armes partirent en même temps.

Sol Nichols tomba lourdement sur le sol et resta étendu sans mouvement. Le second condamné poussa un long cri d'agonie, chancela en arrière et ne tomba définitivement que lorsque celui qui était chargé de lui eut fait feu encore deux fois. Quant au troisième, il s'affaissa sur les genoux, comme s'il eût demandé grâce ; mais pas une parole de supplication ne sortit de ses lèvres, et il attendit stoïquement, ses yeux vitreux fixés sur le revolver de son bourreau, qu'une seconde balle vint terminer son supplice en lui traversant le corps.

— Lope, vous vous êtes admirablement acquitté de votre besogne en tuant sur le coup ce gredin de Sol Nichols, dit le chef masqué de sa voix brève. Quant aux autres, ce sont de fichus maladroits, et ils mériteraient d'être punis... Mais laissons cela pour le moment. Sol Nichols ne nous a pas menti, son frère Lew est en sûreté. Il faut donc au plus tôt abandonner ce campement, pour cette raison d'abord, et aussi parce que ce diable incarné de Buffalo Bill est venu exprès au fort Taos pour nous traquer et nous poursuivre jusqu'à complète extermination. Par conséquent, nous allons, cette nuit même, nous disperser dans toutes les directions, jusqu'au moment où je vous convoquerai de nouveau. Je garde avec moi une douzaine d'entre vous, avec lesquels je vais tenter un dernier coup ; puis ceux-là se disperseront comme les autres... Je ne sais quand se retrouvera l'occasion de réunir les Cobras.

Les hommes avaient écouté sans mot dire. Le chef masqué désigna une douzaine d'outlaws, monta à cheval et sortit avec eux du camp. Le reste

prit différentes directions, et bientôt le cañon retomba dans un silence de mort, fantastiquement éclairé, pendant quelque temps encore, par les flammes mourantes des brasiers, dont les reflets dansaient lugubrement sur les cadavres.

Une heure se passa. Les brasiers, presque entièrement consumés, ne jetaient plus que de rares lueurs.

Tout à coup, dans le groupe inerte qui gisait à terre, une tête se souleva, des yeux farouches examinèrent les environs, et la haute stature de Sol Nichols se dressa... Le bandit, une fois sur ses pieds, se faufila silencieusement dans l'ombre et descendit le cañon jusqu'au corral où les outlaws renfermaient leurs chevaux.

Lew Nichols n'était pas seul en liberté. Un autre des cinq traitres, — son frère, — s'était soustrait au châtimement. Sol Nichols pouvait poursuivre lui-même sa vengeance contre le capitaine Cobra.

Le Camp secret.

Ainsi que l'avait dit le chef masqué à ses hommes, Buffalo Bill se trouvait en ce moment au fort Taos, un peu par hasard. Ayant profité d'un congé pour faire un voyage dans le Sud-Ouest, il y avait employé son temps de façon utile ; à combattre et à pourchasser les outlaws partout où il en rencontrait.

Puis, comme il passait à Fort Taos pour y revoir les nombreux camarades qu'il y avait laissés, il avait appris avec étonnement que la bande de Cobras qu'il avait dispersée lorsqu'il était de service au fort, six mois auparavant, s'était reformée et commettait crimes sur crimes.

Alors, il était parti avec plusieurs officiers pour faire une reconnaissance nocturne, et c'est pendant cette reconnaissance qu'il avait été témoin du jugement et de la condamnation des traitres outlaws. Il n'était pas en mesure d'attaquer les bandits ; aussi, malgré toute son indignation, et réfléchissant qu'après tout les Cobras n'allaient tuer que des misérables qui l'avaient vingt fois mérité, il résolut de s'en aller sans faire soupçonner sa présence, se promettant bien de se remettre en campagne dès le lendemain.

Le lendemain donc, de bon matin, le chef des éclaireurs quitta le fort, monta sur Pard, son cheval favori. Il emmenait également, comme bête de bât,

un autre mustang superbe et plein de feu, Camarade. On lui rendit, à sa sortie, les honneurs dûs à son rang d'officier, et il fut suivi par les acclamations des scouts et des soldats.

Il prit la direction de Santa-Fé et suivit la route sur un parcours de plusieurs milles, puis il tourna brusquement à gauche pour gagner le pays des Comanches.

Enfin il s'arrêta dans un pays accidenté, bien arrosé, couvert d'une herbe savoureuse qui fournissait aux chevaux une excellente nourriture ; ça et là s'étendaient des bois épais. Le gibier abondait au point d'attirer quelquefois les Comanches, qui habitaient des villages disséminés dans les montagnes voisines. Buffalo Bill se prépara en ce lieu un campement confortable, ramassa du bois en quantité, pour se garantir de la fraîcheur parfois glaciale des nuits printanières, et s'arrangea de façon à pouvoir passer le mieux possible quelques semaines dans cet endroit isolé.

Il se trouvait au centre du triangle formé par les deux forts Taos et Summer et par Herder's Ranch, qui était la colonie ou « settlement » de la région. Ce settlement n'était en réalité qu'un campement fort primitif de cabanes en bois, groupées autour de la maison de poste de l'Overland et habitées par des bouviers, des mineurs, les garçons d'écurie du relais de poste, quelques boutiquiers et artisans, et des gens de la plus détestable réputation, joueurs et gredins de toute sorte, population flottante qu'on trouve dans tous les camps de la frontière.

Buffalo Bill avait son idée en choisissant ce cañon solitaire pour en faire son campement. Il était à quelques milles à peine de la route postale reliant le fort Summer et le fort Taos, et à une demi-journée de marche environ de Herder's Ranch ; la situation était fort bonne pour surveiller les agissements des Comanches, toujours prêts à se révolter, malgré les sanglantes défaites que leur avait infligées le lieutenant Willis, de Fort Taos. Enfin, il se trouvait au centre du champ d'opérations des outlaws, et il pouvait se poster avantageusement, pour les entraver et faire échouer leurs entreprises criminelles.

Peu de personnes savaient les intentions secrètes de Buffalo Bill. Il ne les avait confiées qu'aux commandants des deux foris, aux lieutenants Willis et Balfour, qui faisaient partie de la garnison de ces forts, à deux scouts du fort Taos, nommés Brazos Ben et Dot Driver, à Lem Luby, le conducteur de la diligence de Fort Summer, et à Ned Nordeck, qui menait celle de Fort Taos ; enfin, son dernier confident était Jack Tobin, qui cumulait à Herder's Ranch les fonctions

de maître de poste et d'aubergiste. Ce Jack Tobin, véritable type de la frontière, tenait aussi le cabaret-tripot connu sous le nom de Broadaxe Saloon, où Cabaret de la Cognée, et répondait lui-même au surnom de Broadaxe Jack, qui lui avait été donné en souvenir d'un événement mémorable, une bagarre qu'il avait réprimée en menaçant de sa cognée les perturbateurs. Cet instrument était dès lors devenu son insigne personnel et l'enseigne de son commerce.

Mais Buffalo Bill avait encore, en venant s'établir dans ce lieu solitaire, un autre but que deux personnes seules connaissaient. Il voulait éclaircir un mystère funèbre.

Quelque temps auparavant, le maître éclaircur, poursuivi et cerné par une bande de Comanches, avait trouvé asile dans une fosse béante, creusée, d'après ce qu'indiquait son apparence, tout récemment. Il s'y était défendu contre ses ennemis, jusqu'à l'arrivée du lieutenant Willis et des soldats.

Les corps des Comanches tués pendant la bataille y avaient été ensevelis; mais, à la grande surprise de Buffalo Bill, quelques jours après, une main inconnue les avait rejetés de la fosse, qui était restée dans le même état qu'auparavant.

Pour qui donc avait-elle été creusée?... L'éclaircur se le demandait en vain. Plusieurs fois il y avait jeté de la terre et du bois, et chaque fois on l'avait déblayé. La fosse restait toujours béante, semblant attendre un cadavre... Un matin, Buffalo Bill y trouva un avis l'informant que cette tombe était tenue ouverte par quelqu'un qui voulait se venger d'une injure. Elle resterait ouverte jusqu'à ce que l'insulteur fût mort, et enterré dans ce lieu. En attendant, ajoutait le mystérieux correspondant, la personne qui n'avait pas respecté cette tombe était priée de cesser ses agissements.

C'était en partie dans l'espoir de découvrir cet individu altéré de vengeance que Buffalo Bill avait établi son camp près de la fosse béante.

Il passa une journée à se reposer indolemment sur l'herbe, et dormit toute la nuit. Mais, dès que les premières lueurs de l'aube parurent à l'horizon, il se dirigea à pied vers l'emplacement funèbre.

La tombe était située sur le bord d'une rivière, dans un petit bois dominant une étroite vallée. Elle était vide quand l'éclaircur y arriva. Il jeta dedans plusieurs grosses bûches et regagna son campement.

Dans l'après-midi, il fit boire ses chevaux, les mit au piquet dans un bon pâturage, prit un léger repas et repartit du côté de la fosse, emportant sa carabine, sa ceinture d'armes, son lasso et une couverture.

Il y arriva un peu après le coucher du soleil. Elle était vide de nouveau.

Piqué au jeu, l'éclaircur la remplit encore; puis il se posta dans le voisinage, espérant que le mystérieux fossoyeur reviendrait.

La nuit s'écoula. Personne ne vint.

Buffalo Bill attendit jusqu'à midi, puis il fut obligé de retourner au camp, car les chevaux réclamaient ses soins. Après les avoir abreuvés et changés de place, il se hâta de retourner à la fosse.

Elle était vide!

L'Etranger mystérieux.

Ce jour-là, la diligence de Taos arriva exactement à Herder's Ranch. Elle amenait un seul voyageur, qui avait pris place sur le siège à côté du conducteur, Ned Nordeck. Il descendit pour savourer un de ces excellents repas qui valaient à l'auberge de Broadaxe Jack une réputation dont le brave homme n'était pas peu fier.

Assurément, ce voyageur n'était pas un homme du Far-West; Ned Nordeck dit au patron qu'il s'était inscrit sous le nom de «Docteur Edgar Drayton, Alabama». Toute son apparence extérieure, sa parfaite élégance et son air distingué semblaient indiquer un riche planteur du Sud. Il avait un beau visage aux traits réguliers, dont l'expression était gâtée par un sourire cynique et dur; sa haute taille, les belles proportions de son corps provoquaient l'admiration.

— Il parle très bien, ajouta Ned Nordeck, et je serais assez porté à croire qu'il est venu par ici en mission; seulement, quelle mission? Voilà... Il ne me l'a pas dit.

Quoi qu'il en fût, l'étranger sortit, pour solder sa dépense, un portefeuille assez bien garni de bank-notes, alluma un cigare qui répandait une odeur exquise, et remonta sur le siège à côté de Ned Nordeck pour continuer sa route. La lourde voiture, attelée de six chevaux frais, reprit vivement le chemin du fort.

Le docteur Drayton, qui avait offert un cigare à Ned, engagea avec le brave conducteur une conversation pleine d'entrain. Il semblait prendre beaucoup d'intérêt au pays et à ses habitants, au sujet desquels il posa un grand nombre de questions; enfin il demanda brusquement:

— Est-ce que vous connaissez un homme du nom de Tyler Tatnal?

— Ma foi, non! répondit le conducteur après avoir cherché un moment. Maintenant, ce n'est peut-être pas le vrai nom de l'homme, ou il a pu en prendre un autre. Vous savez, ici, on en change souvent, et pour cause!

— Je ne lui en connais pas d'autre.

— S'il ne s'en est pas donné un nouveau depuis, ce n'est pas un habitant de la contrée.

— Je vous affirme que si.

— Pour moi, je n'en ai jamais entendu parler, et pourtant, je peux dire que je connais tout le monde, depuis le temps que je roule sur la route... Peut-être qu'au fort on pourra vous renseigner, si votre homme est soldat.

— Il n'est pas soldat.

— Qu'est-ce qu'il fait, alors?

— Rien, je pense... Il est très riche.

— Le seul homme riche que je connaisse, à part quelques officiers du fort, c'est Taylor Travis.

— Qu'est-ce que c'est que ce Taylor Travis?

— Un jeune ranchero. Sa propriété est au sud de Herder's Ranch. Elle est très grande; il possède des quantités de bestiaux, et de l'argent à jeter par les fenêtres.

— Ah! ah! et vous dites qu'il s'appelle Taylor Travis?... Comment est-il?

— C'est ce qu'on appelle généralement un beau garçon. Toutes les jeunes filles en sont folles. Il lance le lasso mieux que n'importe quel Mexicain, dépasse à la course le Comanche le plus lesté et tire aussi bien qu'un Texien... De fait, il est du Texas.

— Ce n'est pas lui, alors. L'homme dont je parle est à peu près de mon âge, quarante ans. C'est, ou plutôt c'était, un beau gentleman, plein de politesse et de distinction.

— Nous n'avons pas ça dans le pays, je vous le répète, dit Ned Nordeck.

— Nous verrons bien. Je m'attends à le rencontrer entre l'endroit où nous sommes et le fort...

Le conducteur jeta sur son compagnon un regard de méfiance. Ce voulait dire cet étranger, avec cette rencontre probable d'un inconnu, alors qu'il avait payé son voyage jusqu'à Fort Taos?... Le soupçon du conducteur se fortifiait de ce qu'il avait déjà vu assez souvent, au cours de sa carrière, de ces gentlemen, bien mis et fort aimables, qui se faisaient passer pour des voyageurs et rencontraient par hasard sur la route des amis, qui n'étaient autres que des outlaws, avec lesquels ils disparaissaient, après avoir consciencieusement pillé la diligence.

Se pourrait-il que celui-là fit partie d'une association de détousseurs de grand chemin?... Ned souhaitait vivement se tromper, car justement ce jour-là, il avait à porter au fort un chargement de grande valeur. Tout en se disant qu'il ferait bien de surveiller de près ce gentleman inconnu, Ned poussa plus vigoureusement ses chevaux et continua la conversation. Aucune des paroles du docteur Drayton ne semblait justifier la méfiance du brave conducteur; mais, à mesure qu'il l'examinait mieux, Ned était de plus en plus frappé de l'expression cynique et cruelle de cette physionomie d'homme bien élevé.

— Est-ce que vous n'étiez jamais venu dans l'Ouest? demanda Ned au voyageur.

— Jamais.

— Vous avez peut-être l'intention de vous y établir?

— Peut-être...on ne sait jamais.

— Vous vivriez fort agréablement ici.

— J'y puis mourir aussi, dit l'étranger d'un ton de voix qui fit tressaillir Nordeck.

— C'est possible, dit le conducteur en essayant de rire. Surtout si les outlaws nous attaquent, ou si vous avez une maladie de cœur.

— Je me porte fort bien en ce moment. Quant aux voleurs de grand chemin, je n'ai sur moi que quelques centaines de dollars et peu de bijoux...Ce n'est guère tentant pour des outlaws, d'après ce que j'ai entendu dire.

— Vous avez sans doute des amis au fort?

— Aucun.

— Ou des intérêts dans les mines?

— Pas le moins du monde.

— Alors, vous allez faire de l'élevage?

— Non.

— Ce serait une bonne affaire que de monter un autre magasin à Herder's Ranch; la localité devient importante.

— Je ne dis pas non... Mais je n'ai aucune envie d'ouvrir un magasin.

— Est-ce que vous resterez longtemps par ici?

— Peut-être toujours... Il est bien possible que j'y meure, comme je vous l'ai dit.

— Je ferai le voyage de retour dans deux jours. Viendrez-vous avec moi?

— Certainement, si je suis encore en vie.

— Ah ça! se disait Ned Nordeck, il commence à m'ennuyer, cet individu, à toujours parler de sa mort possible... Qu'est-ce que cela veut dire?... Hum! j'ai bien peur que n'y ait quelque chose de désagréable là-dessous...

Le conducteur maintenait ses chevaux à leur plus grande allure, désireux d'arriver au fort le plus tôt possible. L'étranger gardait le silence maintenant, et Ned, qui ne le quittait pas des yeux, remarqua que ses regards inspectaient continuellement les deux côtés de la route.

Tout à coup, juste comme la diligence venait de traverser le gué de la rivière, une voix retentissante s'éleva :

— Halte! disait-elle, J'ai une affaire à régler avec cette voiture!

L'Homme noir masqué.

Ned Nordeck, d'un geste machinal, tira sur les guides; sa grande habitude des mœurs de la frontière lui disait assez ce que signifiait cette sommation.

S'il n'y obéissait pas à l'instant, une balle dans la tête ou dans le cœur mettrait fin au rôle utile qu'il jouait parmi ses semblables.

Il arrêta donc ses chevaux, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Que pouvait-il tenter, seul contre peut-être toute une bande d'outlaws?... Seulement, le pauvre conducteur ne put s'empêcher de jeter à son voyageur un regard chargé de reproche, en murmurant :

— Je m'en doutais un peu... Et pourtant, vous aviez l'air d'un si aimable et si honnête gentleman!

Puis il reporta ses regards sur le bord du chemin, où il s'attendait à voir surgir pour le moins une douzaine de Cobras, s'élançant à l'attaque de la diligence.

Un seul homme sortit du fourré.

Ned le contempla avec surprise. Cet homme était entièrement vêtu de noir, de la tête aux pieds, c'est le cas de le dire, car non seulement ses vêtements étaient de cette teinte lugubre, mais ses mains étaient gantées de chevreau noir, et sur son visage s'étalait un masque, qui enveloppait jusqu'à son cou. Il portait sur son bras une carabine, et une ceinture d'armes bien garnie entourait ses reins.

— Ne craignez rien pour votre or ou votre chargement, Ned Nordeck, dit l'homme masqué en s'approchant de la diligence. Je ne suis pas un voleur de grand chemin. J'ai affaire à ce gentleman, et c'est pourquoi j'ai fait arrêter votre patache,

Ned jeta un coup d'œil sur son voyageur. Le visage de celui-ci était impassible; cependant l'expression cruelle de son sourire s'accroissait.

Il était en train de fumer un de ses bons cigares. Il le retira de sa bouche, et, s'adressant à l'homme masqué, il lui demanda d'un ton qui ressemblait à une affirmation :

— Vous êtes Tyler Tatnal?

— Oui. Et vous le Docteur Edgar Drayton?

— Parfaitement.

— Vous avez reçu ma lettre?

— Ma présence en ces lieux en est la preuve.

— Vous n'êtes pas venu aussi tôt que je vous attendais.

— Je vous ai expliqué pourquoi dans ma réponse. Un cas de force majeure...

— Etes-vous seul?

— Seul, si vous voulez bien faire exception de ce Gentleman qui est sur le siège à côté de moi.

— Vous savez à quoi vous engage votre voyage ici?

— Oui.

— Vous êtes venu préparé à notre rencontre?

— Parfaitement.

— Très bien. Je suis prêt.

Ned Nordeck écoutait la conversation des deux hommes avec un vif intérêt. Ses yeux s'ouvraient, ronds d'étonnement dans son visage ahuri. Que signifiait tout cela?

Le voyageur assis à côté de lui restait parfaitement calme, quoique l'expression de sa figure devint de minute en minute plus dure, presque féroce. Il fumait toujours son cigare parfumé. L'autre, l'homme masqué, s'était rapproché de la voiture et se tenait près du cheval de brancard de droite.

Ned, bien convaincu maintenant que ce Tyler Tatnal était seul, avait la tentation de tirer son revolver et de l'abattre d'une balle dans la tête. Mais, d'un autre côté, il était curieux de voir la fin de l'aventure, et il ne se trouvait pas le droit de tuer un homme qui ne lui voulait aucun mal. Il attendit donc les événements.

L'étranger se tourna vers Ned et lui dit avec la plus grande politesse :

— Conducteur, j'ai dans la diligence une valise avec mon nom et mon adresse. Vous y trouverez une lettre que j'ai affranchie d'avance, et que je vous prie de faire parvenir à destination, si je ne puis le faire moi-même.

— Oui, pard, répondit le brave homme, qui ne savait que penser.

— Cette valise contient quelques centaines de dollars que vous pourrez garder, ou donner à quelqu'un de plus pauvre que vous.

— Il me sera facile de rendre ce service à quelque pauvre diable; il n'en manque pas dans nos pays, pard. Quant à moi, je ne suis pas dans la gêne, je vous remercie.

— Comme vous voudrez... L'argent est à vous, à condition, toutefois, d'expédier la lettre, si quelque malheur m'arrivait.

— Quel malheur? demanda Ned.

— D'être tué, par exemple... Ce Gentleman, qui, pour des raisons que j'ignore, se cache la figure sous un masque, veut régler avec moi un différend.

— Alors, pard, c'est un duel que vous allez avoir?

— Si vous voulez... en tout cas, c'est un combat à mort! Je viens de faire un long voyage pour me rencontrer avec lui, son sa demande par lettre; et il y a longtemps déjà qu'il m'attend.

— Bien longtemps, en effet, interrompit l'homme masqué en serrant les dents.

— Me voici, Tyler Tatnal... Vous ne perdez rien pour avoir attendu.

— Mais, dit le conducteur de plus en plus étonné, vous allez vous battre ici même?

— Oui; je crois que c'est ce que ce Gentleman désire.

— C'est vrai, répondit l'homme au masque.

— Dites donc, pard, interrogea brusquement Ned Nordeck en s'adressant à celui-ci; est-ce que vous avez peur de montrer votre figure? Qui donc êtes-vous?

— Ça, c'est mon affaire, et ne vous regarde pas, répondit l'homme masqué d'un ton péremptoire. Si j'avais voulu être reconnu, je ne me serais pas couvert le visage.

— C'est le Gentleman dont je vous ai parlé tout à l'heure, et qui s'appelle Tyler Tatnal, dit Drayton.

— Je vous ai dit que je ne connaissais personne de ce nom, repartit le conducteur. Mais si je pouvais lui arracher son masque, peut-être que je le reconnaîtrais pour quelqu'un qui porte un autre nom parmi nous.

— Je ne vous conseille pas d'essayer, dit l'homme masqué. Vous ne pourriez plus conduire que la diligence des trépassés.

— Bon, bon, grommela le digne conducteur, je suis trop vieux pour faire des sottises par simple curiosité; ne craignez rien.

— Décidément, Docteur Drayton, êtes-vous prêt? demanda l'homme masqué avec impatience.

— Oh, oui!...

Et Drayton sauta à terre, en disant:

— Vous, mon ami, veillez à ce que le duel se fasse loyalement!

— Vous pouvez y compter, dit Ned.

Il enroula les rênes autour de sa lanterne et sauta à terre à son tour.

Duel à Mort.

— On jouera franc jeu, rassurez-vous, dit l'homme au masque tranquillement, comme Ned descendait du siège.

Le docteur Drayton s'avança vers son adversaire.

— Je voudrais voir la figure de celui contre lequel je vais me battre, dit-il.

— Je ne retirerai pas mon masque devant Ned Nordeck, car je veux rester inconnu; mais je puis lui tourner le dos et vous montrer mon visage.

— Cela me suffira; mais vous comprenez que je ne veux pas tuer un adversaire qui ne serait pas celui que je crois, ni être tué par lui.

— Il n'y a pas d'erreur, répondit l'homme en noir. Chacun de nous sait à quoi s'en tenir. Voyez plutôt!

En disant ces mots, il tourna le dos à Nordeck et souleva son masque de façon à ce que Drayton pût voir sa figure.

Pendant un quart de minute à peine, — qui parut une éternité à Ned Nordeck, — les deux hommes se dévisagèrent àprement, les yeux brûlants de haine et du désir de la vengeance.

Bien certainement, il s'était passé entre eux quelque chose d'explicable, et l'un des deux ne devait pas sortir vivant de ce duel étrange, pour lequel le docteur avait fait le long voyage du Nouveau-Mexique.

— Ce n'est pas tout ça, Gentlemen; il faut que je reparte promptement, dit Ned, qui perdait patience. On m'attend au fort. Je comprends que vous teniez à prolonger votre vie, mais moi je dois suivre mon héraire; et si j'ai consenti à m'arrêter quelques instants pour vous servir de témoin, il ne faut pas abuser....

— Soyez tranquille, Nordeck; nous ne vous ferons pas attendre longtemps. Puisque vous êtes notre témoin, veillez, je vous prie, à ce qu'aucun de

nous n'ait un avantage sur l'autre. Quelle est votre arme, Docteur Drayton?

— Le revolver.

— Cela me convient parfaitement... Au reste, j'accepterais n'importe quelle arme, couteau, carabine, que sais-je?...

— Ce n'est pas une boucherie que je demande, dit le docteur avec un sourire sarcastique. Je n'ai pas vécu dans le Far-West, moi, et les combats à coups de couteau me répugnent...

— Bien. Mettons le revolver. Voulez-vous choisir l'un des miens? Tout le monde les considère comme les meilleurs qu'il y ait dans le pays.

— Non, merci; j'ai pris mes précautions.

Le docteur s'approcha de la voiture, en tira une sacoche qu'il ouvrit et prit l'un des deux revolvers qui s'y trouvaient, en disant tranquillement à Ned:

— J'ai aussi là dedans des romans que j'avais apportés pour lire en route. Si je succombe, prenez-les. Ils vous intéresseront peut-être.

— Merci je le ferais avec plaisir, car ma bibliothèque n'est pas très riche, et il est difficile de la renouveler, dans cette région lointaine.

— Ned Nordeck, interrompit brutalement Tyler Tatnal, je vous prie de compter dix pas... Cette distance vous convient-elle, Docteur?

— Oui.

— Vous donnerez l'ordre de tirer, en disant: «Êtes-vous prêts?...Feu! un...deux...trois!». Nous devrons tirer entre les mots «feu» et «trois»; mais si l'un de nous presse la détente avant le mot «feu», vous êtes autorisé à l'abattre d'un coup de revolver, Ned.

«Cela vous convient toujours, Docteur?

— Parfaitement.

— Ecoutez, Gentlemen, dit Ned Nordeck. Je me demande si c'est bien correct de ma part de vous laisser vous battre ici, sur la route de la diligence.

— Ecoutez aussi, Ned Nordeck! Si vous essayez, d'une manière ou d'une autre, d'empêcher ce duel, je vous envoie une balle dans la tête, dit l'homme masqué d'un ton sévère.

Cette menace n'était pas pour émuover Ned outre mesure.

— Bah! répondit-il, je ne crois pas que vous soyez tenté de me démolir ainsi, car nous serions deux contre vous.

— Si vous me comptez pour un ami, dans ce cas, Ned, dit alors le docteur Drayton, vous vous trompez! Je ne veux profiter d'aucun avantage illicite sur ce Gentleman.

B. B. 78. F.

— Alors vous voulez décidément vous battre en duel, Docteur? demanda le conducteur avec une solennité qu'on n'aurait pas attendue de cet homme simple.

— Je viens de très loin exprès pour cela.

— Et vous aussi, l'homme au masque?

— Je crois bien! C'est mon plus ardent désir depuis bien des années. Donc, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur, ne vous risquez pas à intervenir.

— En effet, puisqu'il en est ainsi, je n'ai qu'à me tenir tranquille. Battez-vous donc tant que vous voudrez, mes amis; seulement, je ne veux pas avoir d'ennui avec la Compagnie de l'Overland, pour avoir aidé deux fiefés imbéciles à se battre.

— Vous refusez de nous servir de témoin?

— Oui, dit énergiquement Ned Nordeck. Cependant, je veillerai à ce que l'un de vous ne joue pas un mauvais tour à l'autre. Je ne veux pas d'assassinat ici.

— Très bien. Docteur, puisque notre second décline toute responsabilité, voici ce que je propose. Nous allons nous placer dos à dos et marcher en avant, chacun de notre côté, au commandement de «un». Nous compterons, à haute voix, jusqu'à cinq, puis nous ferons volte-face, et nous tirerons jusqu'à la mort de l'un de nous, blessé ou non... Cela vous convient-il?

— Parfaitement. Tout me convient dans un duel avec vous.

— Préparez votre arme, alors. Il y a des années que la mienne est prête à tirer!

Le docteur Drayton examina attentivement le revolver qu'il tenait à la main. Puis il s'avança vers le lieu où ils devaient se battre, se retourna et, saisissant la main de Nordeck, lui dit avec insistance:

— Si je succombe, ami, c'est mon dernier adieu! N'oubliez pas ma lettre, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille, répondit le conducteur.

Et il ajouta tout ému:

— Laissez-moi vous dire, pendant que vous êtes encore en vie, que je n'ai jamais rencontré, au cours de tous mes voyages, deux gaillards plus intrépides que vous deux!

Le Duel.

Le compliment de Ned Nordeck était sincère.

Calmé et souriant, le docteur Drayton ne semblait pas avoir la moindre crainte, tout en envisageant la possibilité d'une issue fatale. Quant à l'homme masqué, il paraissait aussi froid que si l'ombre de la mort n'était pas suspendue sur lui.

Tous les préparatifs du duel se firent avec une tranquillité parfaite, comme la chose la plus naturelle du monde. La courtoisie même que déployaient ces ennemis acharnés dans ces derniers et suprêmes rapports, montrait qu'ils étaient aussi sincèrement désireux l'un que l'autre de se battre et de rendre le combat mortel.

Le conducteur ne put s'empêcher d'adresser un léger reproche à Tyler Tatnal, à qui il ne pardonnait pas de cacher son visage.

— Dites donc, l'homme au masque, vous ne m'avez pas dit adieu! fit-il.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit celui-ci. Je n'ai pas de dernières volontés à vous exprimer, ni de commissions « post mortem »... Je n'ai pas la moindre envie de quitter ce monde avant longtemps, Ned Nordeck.

— Vous chantez bien haut, pard! Il ne faut pas longtemps à une balle pour vous envoyer de vie à trépas, je suppose; vous n'êtes pas plus invulnérable que le Docteur, et, si vous succombez, vous feriez aussi bien de me dire avant le combat ce que vous désirez que je fasse, et comment vous vous appelez...

— Si je mœurs, vous aurez toute liberté de regarder mon visage. Quant à mon corps, donnez-le pour régal aux coyotes, si vous voulez, car, une fois la vie partie, ce n'est plus qu'une loque sans valeur... Pour la dernière fois, êtes-vous prêt, Docteur Drayton?

— Je vous attends.

Le docteur se tenait debout près des deux hommes; il avait allumé un autre cigare et semblait écouter avec intérêt la conversation de Ned et de l'homme masqué.

Son adversaire se rapprocha, et tous deux échangèrent un long regard. Puis ils se mirent dos à dos, en position.

Drayton retira de sa bouche son long cigare et le tendit au conducteur, en disant de son air aimable:

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me le tenir une minute, Mr. Nordeck?

— Que le Diable m'emporte! s'écria le conducteur, complètement abasourdi par ce sang-froid.

Cette exclamation provoqua un léger rire der-

rière le masque noir de l'inconnu. Ned ne parla plus et regarda attentivement les deux adversaires placés dos à dos. L'homme au masque cria:

— Prêt?

— Prêt! répondit le docteur.

— Comptez!

— Un! deux! trois! quatre! cinq!... Feu!

Ils s'écartèrent tranquillement l'un de l'autre au mot « un », et s'avancèrent d'un pas ferme en comptant le nombre convenu.

Au moment où le mot « feu » s'échappa de leurs lèvres, ils firent volte-face comme des automates, chacun, d'un seul coup d'œil, évalua la distance qui le séparait de son adversaire, les revolvers se levèrent en même temps, les doigts s'appuyèrent sur les gâchettes, et...

Il n'y eut qu'une seule détonation!

Ned poussa un cri de surprise et de désespoir. Le docteur Drayton avait lâché son arme et s'était lourdement affaissé sur le sol, inanimé.

Le conducteur s'élança vers lui, retourna le corps déjà inerte et vit, juste au milieu du front, un trou rond par lequel avait passé la balle, traversant la cervelle.

Il leva les yeux vers l'homme masqué et dit avec tristesse:

— Il est mort!

— Parbleu! dit l'homme au masque.

— Vous êtes un fameux tireur, Monsieur.

— Lui aussi était un tireur sans pareil, je vous assure. Regardez son revolver.

— Le coup a sans doute raté, dit Ned en ramassant le revolver.

— Tant pis pour lui! Il a apporté ses revolvers avec lui et m'a dit qu'il avait pleine confiance en ses armes.

— Mon Dieu! Monsieur, cria tout à coup le conducteur, en tendant à l'homme masqué le revolver de Drayton; l'arme n'était pas chargée!

L'homme en noir tressaillit. Il avança la main et saisit le revolver d'un geste convulsif.

— L'arme est neuve, en effet, murmura-t-il comme se parlant à lui-même. On ne s'en est jamais servi... Ah! Edgar Drayton, vous étiez las de vivre... Vous êtes venu ici pour vous faire tuer...

« C'est un suicide, dit-il enfin en élevant la voix. Qu'est-ce que cela fait, au bout du compte?... Le résultat est le même.

Ned fixait ses regards sur le visage masqué, dont il eût bien voulu pénétrer le mystère.

— Eh bien! dit-il enfin; le pauvre homme! sa vie est éteinte maintenant... Je vais emporter son corps là-bas, pour qu'il y soit enseveli!

— Pas le moins du monde! dit l'homme masqué d'un ton péremptoire.

— Comment?... Vous allez l'enterrer ici?

— Cela ne vous regarde pas, Ned. Prenez les effets du mort et expédiez la lettre dont il vous a chargée. Moi je me charge du corps.

— Mais...je ne sais pas si...

Ned n'acheva pas, car le revolver de l'homme noir était braqué sur lui, juste entre les deux yeux.

Intentions non réalisées.

Le conducteur de la diligence n'était certes pas un lâche. Personne n'aurait osé lui faire en face un semblable reproche. Cependant, quand il vit le canon du revolver qui touchait son front, il se rappela que la prudence est la mère de la sûreté, et il n'essaya plus de résister à la volonté de fer qui s'opposait à ses scrupules.

— Vous avez pris la vie de cet homme, dit-il au masque, et maintenant vous réclamez son corps?

— Justement. Cela fait partie de mon programme.

— Prenez-le donc! soupira Ned à contre-cœur.

— C'est bien mon intention. Vous, prenez tous ses effets, fouillez ses poches et veillez à ce que rien n'y reste.

Ned regarda l'homme masqué avec étonnement.

— Vous n'agissez pas du tout en voleur de grand chemin! lui dit-il.

— Je ne tiens qu'à ce qui m'appartient, répondit l'homme. Maintenant, si vous êtes pressé, conducteur, dépêchez-vous. En poussant votre attelage, vous rattraperez le temps perdu.

Ned Nordeck ne se le fit pas dire deux fois. En examinant hâtivement le cadavre, il constata que le docteur portait du linge très fin. Sa montre et sa chaîne étaient du plus haut prix; sa bague chevalière et ses boutons de manchettes en or massif. Sa valise contenait des papiers et quelques centaines de dollars, ainsi qu'il l'avait déclaré lui-même.

Ned mit toute la dépouille du mort dans cette valise.

— Vous êtes son héritier, dit alors le masque. Il vous a légué lui-même tous ses effets, à l'exception de la lettre qu'il vous a chargée d'expédier à son adresse.

— Je remettrai lettre et paquet au colonel, répondit le conducteur. Seulement, s'il arrivait que

j'eusse besoin de prouver ce qui est arrivé, vous ne seriez pas là pour en témoigner...

— Qu'entendez-vous par là?

— Dame!...on a toujours des ennemis, et quelqu'un pourrait m'accuser d'avoir assassiné le docteur Drayton.

— Soyez tranquille; je m'arrangerai de manière à ce que vous n'ayez pas à souffrir à cause de moi.

— Comment cela?

— Voyez-vous cet arbre? dit l'homme masqué en désignant du doigt un gros chêne. Si jamais vous êtes accusé de l'assassinat du docteur, envoyez un homme en qui vous ayez confiance, et dites-lui de clouer sur cet arbre un morceau de papier pour m'avertir du moment où il reviendra... Mais que ce ne soit pas plus tôt qu'une semaine après le jour où il m'aura laissé cet avis!... Je m'engage alors à le rencontrer et à lui donner la preuve de votre innocence.

— Je vous crois!...et je le ferai. Mais, je vous en prie, donnez à ce gentleman une sépulture convenable!

— C'est entendu, pard.

— Voulez-vous que je vous aide à creuser sa fosse?... J'emporte toujours avec moi une pelle et une pioche, au cas où il faudrait réparer la route.

— Non, merci; j'ai tout ce qu'il faut.

— Adieu donc, pard! C'est égal, si vous n'êtes pas un drôle de type, je veux bien qu'on m'appelle menteur!

— Ce monde est rempli de drôles de types, comme vous dites, Nordeck. Il y en a d'encore plus étranges que moi. Au revoir!

Il tendit sa main droite à Ned, qui ne put s'empêcher de reculer.

— Ne vous fâchez pas, pard, dit le brave conducteur; mais donnez-moi l'autre main, car celle-ci a tué ce pauvre docteur, et nous commençons à être de bons amis tous les deux.

L'homme au masque noir haussa les épaules et tendit sa main gauche à Ned, qui la lui serra en disant:

— Adieu! et pourtant je m'en veux de vous quitter ainsi.

— Ne vous inquiétez pas de moi, pard!

Nordeck remonta sur le siège de la diligence, prit les rênes, jeta sur le cadavre un dernier regard et cria:

— En route!

L'attelage enleva vivement la voiture. Plusieurs fois, Ned se retourna, et, à chaque fois, il aperçut

L'homme au masque debout à côté du cadavre, à l'endroit où il les avait laissés.

Enfin le conducteur dépassa une crête derrière laquelle il disparut. Alors il n'y put tenir; il retint les rênes, serra le frein de la voiture à bloc, attacha solidement les guides à sa lanterne et descendit de son siège. Puis il regagna en rampant le sommet de la côte.

Caché dans un massif d'arbustes, il plongea des regards curieux sur la route qu'il venait de quitter, pour découvrir ce que faisait l'homme au masque noir.

Personne!... L'homme et le cadavre étaient disparus.

— Diable! murmura le conducteur en se frottant les yeux; en voilà un qui va vite en besogne!

Il revint à sa voiture et poursuivit sa route. Cinq milles plus loin, il arriva dans une région boisée, dont les arbres espacés laissaient entre eux une piste excellente, toute droite, que les chevaux parcouraient d'un pas rapide. Tout à coup, devant lui, il vit un homme sortir du bois, entrer sur la route et s'arrêter. Instinctivement, Ned, en vrai conducteur du Far-West, avait serré les rênes. Mais presque aussitôt il rendit la main aux six chevaux, en murmurant d'un air joyeux:

— Décidément je vieillis... Je prends peur à tout bout de champ... Ce n'est pas un Cobra, c'est mon brave ami Buffalo Bill!

Investigations de l'Éclaireur.

Ned Nordeck était, comme nous l'avons dit, du petit nombre de ceux qui connaissaient le véritable objet de la mission de Buffalo Bill: la découverte et le châtiement des Cobras. Pour pouvoir se communiquer les nouvelles importantes, les deux amis étaient convenus de se rencontrer à quelque endroit de la route, à chaque voyage de la diligence. Buffalo Bill devait se montrer en avant de la voiture, de manière que le conducteur pût lui faire un signal au cas où il serait bon que l'éclaireur ne se fût pas connaître, — s'il y avait, par exemple, des voyageurs. Dans ce cas, Ned devait laisser tomber son fouet et dépasser le scout, puis arrêter et descendre pour retourner ramasser le fouet et échanger quelques mots avec l'éclaireur sans éveiller les soupçons de personne. Pareille chose avait été con-

venue également avec Lem Luby, le conducteur de la voiture de Fort Sumner.

Dans la circonstance présente, il n'y avait pas de signal à faire. Le conducteur fouetta donc ses chevaux et arriva rapidement à l'endroit où se tenait le chef des scouts.

L'attelage était évidemment habitué à respecter les gens qui attendaient sur la grande route, car, en arrivant à la hauteur de Buffalo Bill, les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

Ned éclata de rire.

— Que le Diable emporte ces imbéciles de bêtes! s'écria-t-il en sautant à bas de son siège. Je veux être pendu, si elles ne vous prennent pas pour un outlaw qui vient piller leur voiture!

— Pourquoi descendez-vous, pard? demanda le chef des scouts.

— Ce que j'ai à vous dire est trop important pour le crier du haut d'un siège, bien que je sois seul.

— Tout seul?

— Oui, Chef, tout seul... A présent du moins, car tout à l'heure, à douze milles en arrière, j'avais de la compagnie.

— Comment cela?... Où sont vos voyageurs, à présent?

— Mon voyageur; je n'en avais qu'un... Il est mort!

— Ah!... Vous avez été arrêté?

— Oui et non, Mr. Cody.

— Je ne saisis pas bien.

— J'ai été arrêté, c'est vrai, et j'ai eu la discrétion de ne pas me révolter.

— Les Cobras sont de nouveau à l'œuvre, à ce que je vois?

— Ce n'était pas un Cobra, ou bien, si c'en était un, il s'était déguisé en gentleman... il en avait le costume, et même le langage. C'était un homme masqué, habillé de noir du bas des talons au haut du chapeau.

— Peut-être bien un Cobra tout de même, dit Buffalo Bill. Il s'était masqué, parce que les Cobras sont des reptiles qui n'aiment pas à être reconnus.

— Un drôle de Cobra, en tout cas!... car il ne m'a pas dévalisé, et justement je transporte de grosses valeurs.

Et Ned raconta à son ami l'incident étrange qui venait d'avoir lieu, et la triste fin de son unique voyageur.

Le scout écoutait avec une extrême attention.

— Avez-vous ici les effets du mort? demanda-t-il à Ned.

Le conducteur lui montra la valise.

— C'est une des choses les plus extraordinaires dont j'aie entendu parler, Nordeck. Je n'y comprends rien encore... Vous dites que vous avez laissé le corps là-bas ?

— Il l'a bien fallu ! Sans cela, j'y serais resté avec lui... Malgré son masque, l'homme savait se donner une physionomie persuasive...

— C'est ennuyeux que je sois à pied et à plusieurs milles du campement où j'ai laissé mes chevaux, dit Buffalo Bill. Bah !... tant pis, après tout ! je vais aller en toute hâte sur le théâtre de ce duel, et voir ce que je pourrai avant le coucher du soleil.

— Vous rencontrerez-vous à mon voyage de retour, Mr. Cody ?

— Bien sûr ! Je voudrais savoir l'opinion du colonel sur cette affaire.

— Je vous la dirai, Monsieur.

— Je suis venu à votre rencontre, Ned, pour vous charger de dire au colonel Kane, commandant du fort Taos, que je continue de surveiller la tombe près de la rivière... Il sait de quoi il s'agit !

Le colonel Kane, était, en effet, un des deux confidents de Buffalo Bill pour ce qui avait trait à cette partie spéciale de sa mission.

— Depuis quatre jours, continuait-il, je l'ai remplie à plusieurs reprises, et, chaque fois, elle a été vidée et recréusée. Je n'ai pu découvrir personne.

— Bien, Monsieur. Je ferai la commission.

— Ne parlez de cela à personne, surtout !

— Pas de danger !

— A moins que le lieutenant Willis ne se trouve avec le colonel. Il est au courant.

— Je m'en souviendrai. Voulez-vous que je vous apporte quelque chose du fort ?

— Oui, voilà une liste pour le cantinier. Je vous retrouverai soit ici, soit à l'endroit du duel.

Le conducteur regimba sur son siège et s'éloigna rapidement, tandis que Buffalo Bill, rejetant sa carabine derrière son dos, gagnait à grandes enjambées le lieu où s'était déroulée la sanglante tragédie dont Ned Nordeck lui avait fait le récit.

Quand il fut en vue de la crête derrière laquelle le conducteur avait arrêté sa voiture, il entra dans le bois et, par un grand détour, s'approcha de l'endroit, en se cachant dans les broussailles et les rochers.

Il s'avança en rampant prudemment, jusqu'à ce qu'il eût atteint la route, le revolver au poing, prêt à menacer d'un coup de feu quiconque se trouverait là.

Mais il n'y avait personne. Le lieu était muet comme la tombe. Le gazon portait l'empreinte du corps de Drayton, avec une petite trace de sang ; le corps lui-même était disparu.

Demain il fera jour, et je reviendrai, dit le scout en regardant le ciel qui s'emplissait des ombres du soir.

Et il s'éloigna avec moins de précautions qu'il n'était venu.

Buffalo Bill fait une Découverte.

Buffalo Bill retrouva ses chevaux à son camp solitaire, les changea de place, prépara et mangea son repas, et s'enroula dans sa couverture pour dormir un peu.

Cette histoire de duel l'intriguait et l'impressionnait plus qu'il ne l'eût voulu. Il ne pouvait comprendre comment un homme jeune, beau, riche, venait au fond du Nouveau-Mexique tout exprès pour se faire tuer par un individu mystérieux, vêtu et masqué de noir, qui arrêtait les diligences pour réclamer sa proie, sans prendre la peine de piller la voiture ou de dévaliser le voyageur. Cette énigme et celle de l'inconnu qui passait son temps à creuser la fosse, que l'éclaireur remplissait avec constance tous les jours, le tint éveillé une partie de la nuit. Néanmoins, bien avant l'aube il était sur pied. Il prit un léger repas, sauta sur le dos de son cheval Pard et partit au galop pour rejoindre la route postale.

Arrivé à l'endroit où le duel avait eu lieu, il mit pied à terre et passa une bonne demi-heure à regarder partout autour de lui. Enfin il remonta à cheval et se rendit à un gué de la rivière, qu'il connaissait.

Il y avait là une sorte de barre ou de haut-fond, formé par une courbe du cours d'eau. Le scout put traverser, en relevant les pieds jusqu'à sa selle.

De l'autre côté, le pays était découvert, sauf une bordure d'arbres et de buissons le long de la rive.

Buffalo Bill attacha son cheval dans un fourré épais où nul ne pouvait le voir, et gagna à pied l'endroit où se trouvait la tombe, à un demi-mille en amont de la rivière.

D'habitude, pour se rendre à ce funèbre pèlerinage, il ne traversait pas la rivière avec son cheval. Il faisait un paquet de ses vêtements et de ses armes, les enveloppait soigneusement dans des couvertures, les liait sur deux morceaux de bois formant radeau, et les poussait devant lui tout en nageant. Il

pouvait de la sorte aborder sur la rive opposée, sans bruit et sans crainte d'être vu.

Et pourtant, malgré toutes ces précautions, il n'avait jamais pu surprendre celui qu'il appelait «le fossoyeur fantôme».

Aussi, se décida-t-il, cette fois, à remonter hardiment le cours de la rivière, sans se soucier que ses pas fussent entendus, ou non.

Il voyait le chemin distinctement devant lui. Lorsque ses yeux tombèrent sur la fosse, il eut un sursaut d'étonnement et s'arrêta net.

La dernière fois qu'il y était venu, il l'avait remplies jusqu'au bord pour donner plus de peine au fossoyeur, s'il venait refaire son ouvrage.

Le tertre n'était plus tel qu'il l'avait laissé. La fosse était recouverte, parfaitement nivelée, et l'on avait élevé un écriteau à la place où l'on met généralement la tête des cadavres. C'était un poteau en bois de cèdre quadrangulaire, d'un pied d'épaisseur, haut de trois pieds, qui portait cette inscription, gravée avec art :

« Dans cette tombe
« Reposent les restes mortels
« D'EDGAR DRAYTON, M. D.
« Tué en duel près de ce lieu,
« Le 2 avril 18...
« Par une main vengeresse. »

« Les moulins des dieux broient lentement ;
« Mais la mouture est de finesse extrême... »

Un détail frappa Buffalo Bill. Le poteau avait certainement été taillé depuis longtemps, ainsi que l'accusait sa teinte brune et le poli de sa surface. L'inscription devait dater de la même époque ; elle avait été préparée, comme la tombe, par la haine tenace et la passion de vengeance du fossoyeur mystérieux.

Seule la date avait été récemment gravée, ainsi qu'en témoignaient les copeaux tout frais que l'éclaireur trouva à côté de la tombe.

Le Messager du Colonel.

Lorsque la diligence de Ned Nordeck, à son voyage de retour, s'approcha de nouveau de l'endroit où le duel avait eu lieu, il y avait sur le siège, à côté du conducteur, un officier en petite tenue.

Cet officier était le lieutenant Willis, le même qui, en compagnie de Buffalo Bill, avait assisté, du haut des rochers, au jugement des trois traitres outlaws, comme nous l'avons raconté au commencement de cette histoire.

— Le voilà là-bas, mon Lieutenant, dit tout à coup Ned Nordeck en montrant à Willis la haute stature de Buffalo Bill qui s'avavançait à leur rencontre.

La voiture s'arrêta. Le lieutenant sauta à terre et serra la main du chef des scouts.

— Je suis heureux de vous voir, Cody, dit-il avec affection. Il me semble que vous allez bien ?

— Très bien, en vérité... Mais je ne m'attendais guère à cette rencontre. Nordeck vous a sans doute instruit de ce qui s'est passé ?

— Oui, et je viens de la part du colonel Kane pour examiner cette affaire d'aussi près que possible, en utilisant les renseignements que m'a donnés Nordeck...

— Je puis vous en donner d'autres, Lieutenant. Le colonel a-t-il rempli les dernières volontés de ce pauvre diable ?

— Oui. Il a écrit à l'adresse qu'indiquait la lettre du docteur, en donnant tous les détails de l'événement... Mais qu'avez-vous à me communiquer, voyons, Cody ?... On peut dire que vous ne laissez jamais refroidir une piste, vous !

— La tombe vide est occupée, et c'est le docteur Drayton qui y repose.

— Pas possible !

— Voici mon cheval ; je vais le monter et traverser la rivière avec vous pour vous mener jusqu'à la tombe.

— Volontiers.

Le lieutenant reprit sa place sur le siège et fut bientôt de l'autre côté de la rivière, que Ned Nordeck franchit au gué ordinaire de la route. Il descendit alors de la diligence, qui s'arrêta pour attendre son retour, et il marcha à côté de l'éclaireur jusqu'à la tombe, où il lut avec stupeur l'inscription funéraire.

— Voilà qui est extraordinaire ! dit-il enfin. Etes-vous bien certain, Cody, que le corps du docteur Drayton soit réellement dans cette fosse ?

— Absolument certain.

— Il me semble que nous devrions ouvrir la tombe pour le vérifier.

— C'est fait, Lieutenant.

— Ah ! le corps de Drayton est là ; vous l'avez vu ?

— Du moins, j'ai vu le corps de l'homme que Nordeck m'a décrit, et rien n'y manque, y compris le trou que la balle a fait au front... Il est indubitable que le cadavre est bien celui du voyageur qui est des-

cendu de la diligence pour se battre avec l'homme masqué.

— Mais l'homme qui l'a tué, qui est-il ?

— Voilà ce qu'il faudra découvrir. D'ailleurs, il a bien rempli son office de fossoyeur. Le corps est soigneusement enseveli, disposé dans un cercueil comme par une main pieuse... J'ai tout remis en place, tel que je l'ai trouvé. Je suis persuadé que cette fosse était creusée bien avant que je l'eusse découverte, exprès pour y recevoir, un jour ou l'autre, le corps de ce docteur Drayton.

— C'est bien possible... Mais parlez-moi un peu de cet homme noir masqué, comme l'appelle Nordeck.

— J'en serais bien embarrassé, Lieutenant. Justicié je n'ai pu le voir. Il est plus malin que moi. Remarquez que le poteau est gravé depuis longtemps, sauf la date, qui a été mise il y a quelques jours à peine. Le cercueil aussi a été fait avec beaucoup de soin. Cet homme est certainement logé très près d'ici, et c'est chez lui que le travail a été exécuté. Seulement, comme il est toujours venu ici à pied, il n'a laissé aucune piste. Maintenant qu'il a rempli la mission qu'il s'était donnée, il peut quitter le pays à tout moment et pour toujours... Mais je le découvrirai avant cela, j'en suis convaincu; car j'ai pris mes précautions et établi des pièges de manière à être averti à temps de la venue de n'importe qui en cet endroit. Je ne laisserai pas ma mission inachevée. Et de votre côté, Lieutenant, quelles sont les nouvelles du fort ?

— Il n'y en a pas; mais nous nous faisons scrupule de vous imposer cet exil.

— Ne vous inquiétez pas de moi... Vous allez jusqu'à Herder's Ranch, je suppose ?

— Oui, je vais voir si je puis apprendre quelque chose.

— Essayez toujours de savoir ce que font les outlaws.

— Je n'y manquerai pas.

Sur ces mots, l'officier remonta en voiture pour poursuivre sa route.

Panther Jim.

La diligence se remit à rouler dès que Buffalo Bill en eut retiré les provisions qu'il avait fait demander au cantinier du fort. Le scout promit au lieutenant de venir à sa rencontre au retour.

Ned Nordeck poussa vivement ses chevaux pour rattraper le temps perdu, et s'intéressa beaucoup au récit que lui fit l'officier relativement au corps du docteur Drayton, que Buffalo Bill avait retrouvé.

— Ma foi ! dit-il, cet homme noir est un fameux type ! Il tue son homme, et après il l'ensevelit comme il convient, avec cercueil, inscription funéraire et tout ce qui s'ensuit. Lieutenant, vous devriez connaître cet homme-là ; je suis sûr qu'il vous plairait.

— J'aimerais, en effet, à le connaître. Ce doit être un individu remarquable. Est-ce que vous avez déjà vu dans le pays quelqu'un dont l'extérieur aurait quelque rapport avec l'allure générale de l'homme au masque ?

— Personne, mon Lieutenant.

— Ni à Herder's Ranch ?

— Non ; car, à l'exception de Taylor Travis et de quelques autres riches rancheros, il n'y a personne au camp qui puisse lui être comparé. Il n'y a pas à dire, voyez-vous, c'est un gentleman ; il n'a rien du desperado ou du vaurien grossier... Il avait une dette à régler, et l'autre aussi. Et rien ne m'ôtait de l'idée que si le docteur n'a pas chargé son arme, c'est qu'il savait bien lequel des deux était dans son tort.

— Enfin, Nordeck, c'est un mystère complet...

Connaissez-vous par hasard quelqu'un qui ait un rancho, ou une cabane, sur la route postale, ou pas loin, entre Herder's Ranch et Taos ?

— Oui... je connais un individu qui demeure à plusieurs milles d'ici, vers l'ouest.

— Qui est-ce ?

— On l'appelle Panther Jim, mon Lieutenant. C'est un chasseur de fourrures.

— J'en ai entendu parler, mais je ne l'ai jamais vu. Nous l'avons soupçonné d'être un allié des Comanches, parce que ces Indiens ne l'ont jamais ennuyé, et aussi des Cobras, qui le laissent en paix... Les Peaux-Rouges et les outlaws ont dû souvent passer près de sa cabane. Cependant, on n'a rien pu prouver contre lui, et on ne l'a jamais molesté. Il continue à tendre ses pièges et à vendre ses fourrures.

— Oui, mon Lieutenant. J'achète pour lui, de temps en temps, différentes provisions, car, pour une raison ou pour une autre, il ne tient pas à aller au settlement. Il vient à ma rencontre, à un mille environ de l'endroit où nous nous trouvons en ce moment, me donne de l'argent et une liste des choses dont il a besoin, et je les lui rapporte à mon retour... Chaque fois, il en paie le transport et insiste pour que j'accepte un cadeau qui me dédommage de ma peine. Je puis vous assurer qu'il n'y a rien de mesquin dans sa manière d'agir.

— Quelle espèce d'homme est-ce, physiquement ?

— Un beau gaillard, ma foi ! solidement bâti. Mais il a sur le dos une espèce de bosse. Il porte tous jours des vêtements en peau de daim, et je crois bien qu'il n'use pas souvent de peigne pour ses cheveux et sa barbe, qui sont longs, hérissés et incultes...

— A quelle distance à peu près sa cabane se trouve-t-elle de la tombe du docteur Drayton ?

— Je n'en sais rien ; je n'y ai jamais été ; mais, d'après ce qu'on m'a dit, il doit bien y avoir une douzaine de milles.

— Alors ce ne peut être notre homme noir ?

Ned se mit à rire.

— Vraiment, je ne crois pas, mon Lieutenant, dit-il. Panther Jim n'a jamais eu l'apparence d'un gentleman, et sûrement le duelliste masqué en est un. Il y a, d'ailleurs, la bosse ; et puis la démarche de Panther Jim, ainsi que sa voix, ne ressemblent en rien à celle de l'homme masqué.

— Il nous faudra donc chercher ailleurs... Voici quelqu'un sur la route devant nous, Ned.

— C'est lui, s'écria le conducteur. C'est Panther Jim, mon Lieutenant ! Quand on parle du loup...

Le lieutenant Willis regardait avec curiosité l'homme, dont la diligence se rapprochait.

Il se tenait immobile au milieu de la route, appuyé sur sa carabine.

C'était un homme vigoureux, comme l'avait dit Ned Nordeck, et dont la taille eût dépassé la moyenne, sans la courbure très accentuée de ses larges épaules. Ses longs cheveux étaient de cette nuance qu'on appelle gris de fer, et sa barbe, malsoignée, mal peignée, était fourrée négligemment dans sa chemise de chasse en peau de daim.

Son visage n'était pas précisément sympathique, mais laissait lire de la résolution, de l'énergie et une grande franchise.

— Pard, dit-il tranquillement au conducteur, j'ai besoin de quelques objets. Voici la liste et de l'argent. Je me trouverai ici à votre retour.

Willis salua courtoisement le chasseur de fourrures.

— Mon ami, demanda-t-il avec la plus grande politesse, pouvez-vous me dire si d'autres personnes que vous habitent ces solitudes sauvages ?

— Les Indiens Comanches.

— Oui, je sais ; mais y a-t-il des Blancs ?

— Les outlaws rôdent par ici tout le temps, mais ils sont de différentes races.

— Avez-vous vu des Cobras, récemment ?

— Pas depuis deux semaines, au moins. Je crois qu'ils ont peur, depuis l'arrivée dans la région du scout du Nord.

— Qui cela ? quel scout ?

— Buffalo Bill, comme ils l'appellent.

— Il est donc à leur poursuite ? dit le lieutenant d'un petit air innocent qui faillit faire éclater de rire le brave Ned Nordeck.

— Il est venu de Taos, et vous le savez bien ; puisque vous en venez aussi !

Cette réponse déconcerta complètement le lieutenant Willis, qui jugea bon de changer le thème de la conversation.

— Pourquoi donc les Comanches ne vous causent-ils pas d'ennui, mon garçon, dit-il malignement, espérant prendre sa revanche.

— Parce que leur chef me protège.

— Tiens ! et pourquoi cela, si vous voulez bien me permettre cette question ?

— Pour la même raison qui fait que les Cobras me laissent tranquille... Ils en ont reçu l'ordre.

— Vous êtes donc l'allié des Comanches... ?

— Je suis en paix avec eux ; ce qui ne m'empêche pas de prévenir la colonie quand j'apprends qu'ils préparent une incursion.

— Enfin, êtes-vous ou n'êtes-vous pas leur ennemi ?

— Je suis leur ennemi ; mais eux ne me sont pas hostiles.

— Ah ! ma foi, je n'y comprends rien !

— Je vais vous expliquer la chose. Leur grand chef avait un jour attaqué une panthère ; le mâle survint, et, sans moi qui suis arrivé presque en même temps, à eux deux, les fauves l'auraient dévoré. Le pauvre chef était horriblement maltraité. Je l'ai porté dans ma cabane et soigné pendant un mois... Je ne voulais pas livrer aux autorités du fort un homme tombé entre mes mains dans une pareille circonstance.

— Je vous approuve tout à fait, mon ami. Mais, maintenant, dites-moi si vous connaissez par ici quelqu'un menant, comme vous, une vie solitaire ?

— Pas un chat ! répondit-il drôlement.

— Vous n'avez pas vu d'étrangers dans le pays, ces jours-ci ?

— Personne, sauf le scout Buffalo Bill.

— Je pense que, s'il en était venu, vous vous en seriez aperçu, n'est-ce pas ?

— Peut-être... Je vais à mes affaires, je ne m'occupe de personne... Cependant, si je vois une piste d'étranger, je suis curieux de savoir où elle va... Bonjour, mon Lieutenant, dit Panther Jim, rompant

brusquement la conversation et s'éloignant à grands pas.

— Drôle de type! grommela Willis; mais, au fond, se suis sûr que c'est un honnête homme...

Le jeune Ranchero.

Une foule nombreuse était rassemblée à Herder's Ranch pour voir arriver la diligence, et Broadaxe Jack Tobin, le «grand homme» de la colonie, reçut le lieutenant avec le plus courtois empressement.

En dépit de sa profession et de sa réputation d'homme prompt à tuer son semblable, l'hôtelier avait l'aspect et les manières d'un parfait gentleman. Nul n'aurait soupçonné, en l'entendant parler d'une voix si douce et si calme, qu'il devenait terrible quand il était contrecarré, et qu'alors il méritait amplement ses surnoms de Jack à la Cognée et de Tueur d'Hommes, — surnoms dont il s'enorgueillissait, d'ailleurs.

— Pas de nouveaux désordres causés par les Cobras? lui demanda le lieutenant.

— Non, Monsieur.

Jack Tobin, nous le savons, était dans le secret de l'entreprise de Buffalo Bill contre les outlaws. Il prononça ces paroles de manière à être entendu d'une vingtaine d'individus qui se trouvaient dans la salle.

A ce moment, un cavalier, qui arrivait au petit trot de son cheval, mit pied à terre devant l'auberge de Jack.

Sa monture était une bête superbe, à la robe noire et soyeuse, dont la selle et la bride valaient à elles seules une petite fortune.

Le cavalier portait un pantalon de velours à grosses côtes, de belles bottes de cuir souple, une jaquette en velours et un chapeau à larges bords. Son beau visage exprimait l'audace et la résolution.

C'était Taylor Travis, le jeune ranchero dont Ned Nordeck avait parlé au lieutenant Willis et au docteur Drayton, et qui demeurait à une quinzaine de milles de Herder's Ranch, dans une habitation magnifique et très bien meublée, faisant valoir des terres excellentes, sur lesquelles paissaient de nombreux troupeaux.

On le disait fort riche et fort généreux. Il était très populaire dans la colonie, car il se montrait accueillant envers tous et avait toujours des manières affectueuses et cordiales.

Ce n'était aucunement un homme de vie dissipée, quoiqu'il ne dédaignât pas de faire une partie de cartes à l'occasion, ni même de boire en compagnie. Jack Tobin faisait venir, à son intention, les meilleures liqueurs et les meilleurs cigares, et lorsque Taylor Travis régalaît les autres, — ce qui était sa constante habitude, — il voulait que tout le monde eût ce qu'il y avait de plus cher et de plus recherché.

Il s'avança vers le lieutenant Willis et échangea avec lui une cordiale poignée de main.

— Quelque mission importante vous amène à Herder's Ranch, Lieutenant? demanda-t-il avec plus d'intérêt pour l'homme, que de curiosité.

— Je vais vous le dire, répondit Willis, qui pensa qu'on pouvait se confier à ce jeune ranchero et peut-être même en obtenir des renseignements précieux.

Et il lui raconta l'histoire du duel mystérieux sur la grande route, et la recherche à laquelle Buffalo Bill et lui se livraient.

Jack Tobin et Taylor Travis prirent un grand intérêt à cette histoire. Ils la commentèrent longtemps entre eux.

— Le colonel Kane ne veut pas que la chose s'ébruite avant qu'il ait été répondu à la lettre qu'il a envoyée dans l'Est. Il vaut donc mieux tenir ce duel secret, et je compte que vous n'en parlerez à qui que ce soit dans la colonie, dit le lieutenant Willis... Cependant, il désire vivement retrouver l'homme qui a tué le docteur Drayton. C'est pourquoi je vous demande si, soit ici, soit parmi les rancheros établis dans la région, vous connaissez quelqu'un qui réponde au signalement que Nordeck a donné de l'homme en noir.

C'est en vain que Jack Tobin et Taylor Travis cherchèrent dans leur mémoire: ils ne purent rien trouver; mais ils promirent leur concours pour essayer de découvrir le mystérieux duelliste.

— Mr. Travis, continua le lieutenant, je ne reprends la voiture qui retourne à Fort Taos qu'après-demain. Si d'ici là vous apprenez quelque chose d'intéressant, vous seriez bien aimable de m'en faire part, ainsi que de tout ce que vous pourriez savoir relativement aux Cobras.

— Je n'y manquerai pas, et ce me serait un grand plaisir si je pouvais vous mettre sur la voie d'une découverte, répondit le jeune ranchero de son air aimable.

Le lieutenant Willis causa encore quelque temps avec différentes personnes qui fréquentaient le salon de Herder's Ranch, et dont l'opinion pouvait être prise en considération. Plus il en consulta, plus il fut convaincu de la sagesse qui inspirait à Buffalo Bill le

désir de tenir son expédition secrète, car tout le monde semblait certain que les Cobras ne tarderaient pas à faire encore parler d'eux.

Jack Tobin était un agréable compagnon, mais il lui fallait s'occuper de ses affaires et servir ses clients. Taylor Travis était retourné à son rancho pendant la nuit, de sorte que, dès le commencement du jour suivant, le lieutenant Willis sentit l'ennui le gagner. Il se décida donc à prendre le meilleur cheval de Broadaxe Jack et à se rendre à l'invitation que lui avait faite l'aimable Taylor Travis, de venir le voir à son rancho.

Pendant une dizaine de milles, son cheval traversa une région de plaines et de prairies, puis il déboucha dans un pays assez accidenté, qu'il fallait franchir pour arriver au rancho.

Le lieutenant avait marché bon train jusqu'aux collines. Il ralentit son allure pour permettre à sa monture de souffler, et se mit à rêver à toutes sortes de choses. Soudain, il entendit derrière lui le bruit du galop d'un cheval, le halètement d'une course précipitée, et une forte voix d'homme qui criait dans le lointain :

— Tirez avec votre carabine ! Abattez le cheval !... Mais visez bien !... Si vous la blessez, je vous tue !

Le lieutenant Willis n'hésita pas. Sans aucun doute, une créature humaine se trouvait en danger. Il détacha sa carabine à répétition, qu'il avait emportée au cas où il rencontrerait sur la route une pièce de gros gibier, fit reculer son cheval derrière un rocher et attendit les événements.

A ce moment même, un cheval lancé à fond de train et monté par une toute jeune fille parut à un détour du sentier. Stimulé dans sa course éperdue par de continuels coups de cravache, il venait dans la direction du lieutenant.

L'officier se trouvait sur une crête ; la piste qu'il avait suivie jusqu'à présent tournait brusquement à droite puis à gauche, pour descendre vers une petite vallée. La fugitive arrivait par cette vallée et se préparait à gravir la pente, quand un coup de feu partit du côté d'où venait la voix qui avait crié tout à l'heure.

Le cheval bondit, chancela, essaya vainement de grimper plus haut... Il allait tomber. L'amazone ramassa sa jupe entre ses mains, sauta légèrement à bas de sa monture et se retourna tout d'une pièce, tenant son revolver, prête à vendre chèrement sa vie.

L'officier, à cinquante pas d'elle, la contemplait avec émotion.

Quelle était jolie, dans son attitude de vaillance ! Ses cheveux d'or bruni tombaient en deux longues

tresses jusqu'à ses genoux ; son doux visage aux yeux de myosotis, empourpré par la course, avait une finesse et une distinction que Willis avait rarement remarquées chez les femmes de la frontière. Elle était vêtue d'une amazone gros bleu, qui faisait valoir sa taille élégante, et son front s'ombrageait des bords d'un grand feutre noir orné d'une plume flottante...

McKenny Willis sentit un sang plus chaud affluer à son cœur.

Il ne voulut pas laisser ignorer un instant à la jeune fille qu'un secours était proche, et cria d'une voix un peu tremblante d'émotion :

— Gardez votre position, Mademoiselle !... Il y a quelqu'un près de vous, pour vous venir en aide ! Elle commença par pousser un cri de frayeur, puis se retourna vivement, aperçut l'uniforme bleu et dit d'une voix assourdie et anxieuse :

— Oh ! merci !... Mais ils sont quatre !

— Qu'est-ce que ça fait ? répondit McKenny Willis, qui ne se souciait guère, en ce moment, du nombre des agresseurs ; il eût plutôt souhaité qu'ils fussent au moins six douzaines, pour mieux montrer sa vaillance à la jolie amazone !

Un cavalier, lancé au galop, parut en cet instant sur le flanc de la colline, et hurla :

— J'ai tué son cheval, et la voici !

Un cri de victoire s'éleva du fond de la vallée, pendant que le lieutenant Willis murmurait :

— Moi aussi, me voici !

Le cavalier sauta à terre et s'arrêta à une vingtaine de pieds de la jeune fille, qui conservait son attitude menaçante.

C'était un individu à l'aspect sauvage, barbu, chevelu, hirsute, et bien armé.

— Rentrez votre arme, la fille ! cria-t-il grossièrement, ou je vais vous prendre au lasso, comme un cheval sauvage !

Il se tourna sur sa selle pour détacher, en effet, son lasso.

— Si vous posez la main sur cette corde, dit vivement la jeune fille, je vous envoie une balle à travers le cœur !

Le cavalier la regarda avec un peu d'hésitation.

— Ma foi, la belle, reprit-il, je sais que vous ne manquez jamais votre coup... Aussi, j'aime mieux attendre les autres.

Comme il parlait encore, deux autres cavaliers arrivaient au galop sur la pente, et l'un d'eux cria :

— Tu la tiens, cette fois, Hook !

— Ce n'est pas dit, pard, répliqua l'homme. La machine s'entend à tirer un coup de revolver. Regarde-la un peu !

Et il montrait du doigt l'attitude de défi de l'amazone.

Les cavaliers mirent pied à terre et rejoignirent leur camarade, à vingt pieds de distance de leur victime. Ils ne savaient que décider.

Tout à coup Hook se pencha vers un de ses camarades, qui tenait un lasso à la main. Puis, s'élançant derrière son cheval, pour se faire un rempart du corps de la bête, il prit le lasso de la main de l'homme et le lança avec force et adresse.... Mais, au moment où le nœud coulant se balançait au-dessus de la tête blonde, un coup de feu éclata, et l'homme tomba mort, frappé en plein cœur.

Mort en emportant son Secret.

Les deux autres hommes restèrent d'abord tout interdits, croyant que c'était la jeune fille qui avait tiré sur leur compagnon.

Mais, suivant de près la détonation, le lieutenant Willis s'élança de derrière son rocher, tenant à la main un revolver encore fumant.

— Les mains en l'air, tous les deux! cria-t-il de sa voix tonnante, à laquelle répondirent immédiatement quatre coups de feu tirés presque en même temps.

Le cheval de l'officier s'abattit, pendant que Willis tirait. Un second outlaw mordit la poussière, mais le troisième, enfourchant rapidement son poney, fila comme une flèche, sans être atteint par les balles que lui envoyait la jeune fille, et disparut dans un petit bois, non loin de là.

Le lieutenant Willis était lourdement tombé sur le sol avec son cheval. Mais il n'avait aucune blessure. Il se remit sur pied assez vite pour saisir l'homme qu'il avait blessé, au moment où celui-ci se relevait et tentait de s'enfuir.

— Toute résistance est inutile, lui dit-il rudement.

— Bahl! répondit l'homme d'une voix faible; qu'est-ce que cela me fait?... Je n'en ai pas pour longtemps maintenant, et vous n'aurez pas le temps de me juger.

Il s'affaissa en poussant un soupir qui ressemblait à un râle, et appuya son dos contre le cadavre du cheval de la jeune fille.

— Votre balle n'a pas manqué son coup, dit-il. Je suis flambé!...

Le lieutenant s'approcha de lui. Le malheureux

avait la poitrine traversée, et ses lèvres se rougissaient d'une petite écume sanglante.

— Voyons si je ne pourrais pas vous venir en aide, dit-il avec bonté.

Le bandit haussa les épaules.

— Oui, me guérir, pour me faire pendre après, n'est-ce pas?... Du reste, c'est inutile. Je suis presque mort.

— J'en suis bien fâché, mon pauvre garçon; mais aussi, pourquoi attaquiez-vous cette jeune fille?

L'amazone s'était jusque-là tenue à l'écart. Elle s'approcha et dit doucement:

— Ce n'est pas pour votre compte que vous agissiez; c'était pour être payé par un maître qui vous avait commandé cette mauvaise action! Qui est ce maître?

L'homme leva les yeux vers la jeune fille, mais ne répondit pas.

— Qui est-il? insista la jeune fille.

— Je ne peux pas le dire, Miss.

— Dites que vous ne le voulez pas.

— C'est possible.

— Votre chef était avec vous tout à l'heure? C'est sa voix que j'ai entendue?

— Allons, mon ami, dit le lieutenant Willis, avouez à cette dame le crime que l'on méditait contre elle et dont vous vous êtes fait le complice.

— Je ne dirai rien... Laissez-moi mourir!

— Voulez-vous mourir avec un tel péché sur la conscience?

— Ce n'est pas vous qui me l'enlèverez, ce péché-là... Et si j'avouais, je violerais mon serment; et cela me ferait deux crimes au lieu d'un... Laissez-moi tranquille, je ne parlerai pas!

Le pauvre garçon souffrait terriblement; son visage jeune encore, mais flétri par le vice et la débâche, se couvrait d'une pâleur livide. Il dit péniblement:

— Triste spectacle pour vous, Miss... Laissez-moi mourir seul, et partez sous l'escorte de cet officier. Il est possible que d'autres dangers vous menacent.

— Je ne m'en irai pas, dit la jeune fille en secouant la tête et en s'agenouillant auprès du moribond. Vous avez peut-être une mère, des sœurs, et je les remplacerai près de vous... Que pourrions-nous faire pour le soulager, Monsieur? demanda-t-elle au lieutenant Willis, qui voulait changer l'homme de position.

— Que Dieu vous bénisse! murmura le blessé... Non, Monsieur, laissez-moi comme je suis... Que Dieu vous bénisse! reprit-il.

Et il leva la main comme s'il eût voulu prendre celle de la jeune fille.

Elle comprit son geste et lui saisit la main, en disant doucement :

— Si vous mourez, mon pauvre garçon, — ce que je crois prochain, hélas ! — avez-vous quelque dernier vœu que je puisse accomplir ?

Le blessé ne répondit pas.

— Oui, ajouta le lieutenant en se penchant vers lui. Je serai très heureux de vous rendre tous les services que vous me demanderez... Avez-vous quelque chose à faire prévenir, une commission à remplir?... Comptez sur moi comme sur un ami.

Le mourant promenait du lieutenant à la jeune fille ses yeux, qui se voilaient des ombres de la mort.

— Vous êtes bons, murmura-t-il ; et cependant je voulais nuire à cette jeune fille, et cet homme m'a tué... Vous avez eu le courage de nous attaquer tous les trois... Le quatrième s'est enfui... il ne voulait pas être vu... Je ne le trahirai pas. Il m'a rendu autrefois un grand service... Comme je souffre !... Non, non, personnel à prévenir, pas de commission à faire !... Je suis une brebis galeuse, je ne causerai plus de chagrin à personne... Mettez le nom « Inconnu » sur ma tombe !

L' « Inconnu » en Paix.

Tout doucement, pendant que la jeune fille lui serrait la main, le jeune bandit s'enfonçait dans le sommeil de la mort. Au moment où le dernier souffle allait s'échapper de ses lèvres, il eut un sourire de joie ineffable et murmura :

— Mère, je vous reconnais !... Vous m'avez pardonné, merci !

Ce fut un moment bien cruel pour Willis, — et une impression qu'il n'oublia jamais, — lorsqu'il vit mourir ce beau et robuste jeune homme frappé par lui du coup mortel. Bien que le lieutenant n'eût rien à se reprocher, il ne pouvait s'empêcher de trouver la guerre bien dure et de regretter la douloureuse nécessité où il s'était trouvé. Puis il était ému de la fermeté d'âme de cet homme, de cette sorte de loyauté qui lui faisait refuser de trahir son maître, et de la pudeur qui l'empêchait de faire connaître son nom pour ne pas déshonorer les siens...

Il s'agenouilla près du bandit, posa son doigt sur le poulx qui ne battait plus, et dit avec tristesse :

— Il est mort.

Il prit le cadavre dans ses bras, le porta au milieu d'un fourré épais et lui croisa les mains sur la poitrine. Puis il alla enlever une couverture de dessus son cheval mort, apporta près du jeune inconnu le cadavre du premier outlaw qu'il avait tué, et coucha côte à côte, sous la couverture, les deux hommes.

Attraper les deux poneys sans cavaliers fut l'affaire de quelques instants. Willis mit sur le dos des deux animaux capturés les selles qu'il enleva à son cheval et à celui de l'amazone, rajusta les brides et s'approcha de la jeune fille, tenant les poneys prêts à partir.

Elle lui tendit la main, en disant :

— Maintenant permettez-moi de vous remercier de ce que vous avez fait pour moi, bien que les paroles soient insuffisantes pour témoigner une gratitude comme celle que je ressens...

Les beaux yeux de myosotis étaient remplis de larmes, et la voix harmonieuse tremblait d'émotion.

— Je vous en prie, balbutia le lieutenant Willis, que toute sa présence d'esprit avait abandonné ; ne me remerciez pas d'avoir fait une chose toute naturelle, et qu'un lâche seul aurait refusé de faire... C'est notre métier, à nous autres soldats, de tuer nos ennemis !

Elle remarqua la légère amertume qui faisait dévier la fin de la phrase.

— Tuer pour une bonne cause, Monsieur, c'est une action de mérite et d'éclat, et vous ne devez pas regretter celle-ci, quelque amère qu'en paraissent certaines circonstances... Mais il faut pourtant que nous nous connaissions... Je m'appelle Rose Reeves, d'Evergreen Ranch, et je demeure à six milles d'ici, à peu près.

— Moi, je suis McKenny Willis, premier lieutenant, commandant la compagnie A, du régiment de cavalerie caserné à Fort Taos.

— Vraiment ! fit Rose d'un air ravi. Votre vaillante conduite de tout à l'heure aurait dû me faire reconnaître celui dont on m'a tant parlé, dont on m'a raconté si souvent les belles actions dans la dernière campagne contre les Comanches... Mr. Travis ne tarit pas d'éloges sur votre compte, et mon père est un des rancheros qui ont combattu à vos côtés pendant la bataille que vous avez livrée aux Peaux-Rouges près de Herder's Ranch.

— En effet, je me souviens très bien de votre père, et je connais aussi Taylor Travis ; mais ils me décernent des éloges que je ne mérite pas, Miss... Je ne suis, en réalité, qu'un humble instrument ; le véritable héros des deux combats de Herder's Ranch, celui dont je n'ai fait que suivre les conseils, c'est

Buffalo Bill, le grand scout du Nord, que vous connaissez, sans doute.

— Dès ma tendre enfance, j'ai entendu vanter sa vaillance et son habileté. Voulez-vous m'accompagner à Evergreen, « mon rancho toujours vert », comme on l'appelle?... Mes parents seraient très heureux de vous voir et de vous offrir l'hospitalité, Lieutenant Willis.

— Avec plaisir, Miss. Je prierais votre père d'envoyer des hommes pour ensevelir les cadavres de ces deux outlaws. J'allais justement chez Taylor Travis, quand je vous ai rencontrée sur ma route.

— Il demeure au nord de notre propriété, mais plusieurs milles l'en séparent. Son rancho est le plus rapproché de la zone dangereuse des Indiens. Vous auriez dû prendre le troisième sentier à gauche... Mais vous pourrez revenir par là en quittant Evergreen.

Le lieutenant s'inclina et aida la jolie Rose à monter à cheval.

Un moment après ils suivaient à une allure rapide la piste conduisant au Rancho toujours vert.

Ils arrivèrent en moins d'une heure à une barrière ouverte sur un beau parc entouré d'une clôture, au milieu duquel s'élevait une habitation grande et de formes massives, construite en troncs d'arbres et entourée d'une large piazza. Le toit plat était garni de créneaux pour la défense.

Un gentleman d'environ cinquante ans était assis auprès d'une dame sur la piazza. Le lieutenant Willis le reconnut aussitôt pour l'avoir vu au combat de Herder's Ranch contre les Indiens.

Il avait été présenté à l'officier par Taylor Travis, qui commandait une troupe de bouviers, et lui-même amenait un fort contingent de cowboys.

— Ah! par exemple, Lieutenant Willis, dit le vieux ranchero en serrant la main de l'officier, voilà un plaisir bien inattendu pour moi! Je suis heureux de pouvoir vous souhaiter la bienvenue à Evergreen! Ma femme, Lieutenant, qui, comme tout le monde ici, vous connaît et se montre bien reconnaissante de ce que vous avez fait pour nous.

Tel fut l'accueil que reçut McKenny Willis à Evergreen Ranch; mais lorsque le ranchero et sa femme apprirent la raison qui l'avait déterminé à accompagner la jeune fille chez ses parents, ils devinrent encore plus chaleureux et plus communicatifs.

— Vous restez à dîner avec nous, dit le ranchero. Je vais envoyer des hommes pour chercher les corps des outlaws!

Et le lieutenant Willis, qui ne demandait pas

mieux que de passer encore quelques heures en compagnie de la jolie Rose, accepta l'invitation sans se faire prier.

La Rose du Rancho toujours vert.

McKenny Willis avait souvent entendu parler de la Rose d'Evergreen; il savait que les Reeves occupaient une position sociale plus élevée que leurs voisins, qu'ils étaient plus riches, et que leurs manières n'en étaient pas moins obligeantes et cordiales pour tous, même pour le plus humble des cowboys.

Reeves avait été un des premiers colons du Nouveau Mexique. Il avait mené une existence assez tourmentée, traversée de beaucoup de vicissitudes. Incendié par les Comanches, pillé par les outlaws, il avait fini par réussir, en dépit de tous ces désastres, et était devenu le plus gros ranchero du pays, à l'exception de Taylor Travis.

Il avait élevé sa fille en vraie enfant de la frontière.

Dès son âge le plus tendre, Rose apprit à monter à cheval, à tirer au pistolet et à la carabine. Elle y était devenue d'une force merveilleuse, et, même à l'exercice de l'arc, nul ne pouvait lui être comparé. Elle lançait le lasso mieux que n'importe quel Peau-Rouge, et aurait pu attraper à la course le mustang le plus rapide, lancé à toute vitesse dans la Prairie.

Sa mère s'était occupée elle-même de l'initier aux connaissances nécessaires à la femme de ménage, jusqu'à l'âge de seize ans. On l'avait alors mise en pension à la Nouvelle-Orléans pendant un an, puis à New-York pendant une autre année, pour y compléter son éducation.

Depuis six mois Rose était revenue au rancho, jeune fille accomplie, musicienne, l'esprit cultivé, et plus belle que jamais. Mais l'air de la Prairie avait bien vite agi de nouveau sur elle, et elle s'était jetée avec joie dans son ancienne vie de mouvement et de sport, montant à cheval, chassant et pêchant tout le long du jour.

Les cowboys la surnommaient la Rose de l'Evergreen. Tout le monde l'aimait et l'admirait; une douzaine de jeunes rancheros s'étaient déclarés ses esclaves pour la vie, jusqu'au moment où le bruit courut que Taylor Travis était le grand favori; — bruit assez peu fondé d'ailleurs, car jamais encore Rose n'avait montré de préférence pour aucun de ses prétendants.

Telle était la situation, lorsque McKenny Willis était venu si à propos au secours de la jeune fille, alors qu'elle faisait sa promenade habituelle du matin, c'est-à-dire une course au galop, qui souvent dépassait une douzaine de milles.

Reeves pensait que cette tentative d'enlèvement était l'œuvre de quelques membres de la bande des Cobras, qui voulaient obtenir une forte rançon en échange de la jeune fille.

Rose raconta qu'elle venait de ralentir l'allure de son cheval, quand deux lasses avaient été lancées sur elle.

Elle avait heureusement pu les éviter et s'était mise à fuir au galop. En regardant derrière elle, elle avait vu quatre hommes lancés à sa poursuite. L'un d'eux, tout de noir habillé, avait sur le visage un masque noir qui couvrait absolument ses traits. C'était lui qui avait donné l'ordre, entendu par le lieutenant Willis, d'abattre le cheval de Rose.

Ce même individu, qui paraissait être le chef de la bande, n'avait pas paru sur le théâtre de l'action, avec les trois hommes à qui Rose avait tenu tête.

Quel pouvait être cet homme? Reeves se creusait vainement la tête à le chercher, et si Rose avait des soupçons, elle les garda pour elle.

Le lieutenant Willis ne dit rien non plus, mais il ne put s'empêcher de penser à l'homme noir masqué, au duelliste mystérieux, qui avait tué le docteur Drayton.

Les corps des outlaws furent descendus de la colline et transportés au rancho de Reeves. L'un d'eux fut enseveli auprès des cowboys morts en repoussant les envahisseurs rouges.

Mais celui du jeune homme inconnu, qui avait refusé de dire son nom et de révéler qui était l'instigateur de la tentative d'enlèvement, reçut comme demeure dernière le bord d'un petit ruisseau, dans un endroit pittoresquement romantique, où Rose aimait à se rendre pour lire ou pour rêver.

La jeune fille l'avait voulu ainsi, et son père céda à son caprice. Le corps fut porté par six cowboys, qui l'avaient reconnu pour celui d'un jeune homme travaillant sur un rancho à plusieurs milles de distance, de même, d'ailleurs, que l'autre outlaw.

Les cowboys, furieux contre les misérables qui avaient voulu enlever la Rose du Rancho toujours vert, trouvaient la fosse commune bien assez bonne pour eux, et ne s'expliquaient pas la préférence de Rose pour le jeune inconnu.

Mais la jeune fille et le lieutenant, qui avaient assisté aux derniers moments du pauvre garçon, en avaient la raison,

Lorsque le ranchero et sa femme apprirent comment l'outlaw était mort, ils comprirent également leur fille.

Ce fut Rose elle-même qui, de sa voix chantante et douce, lut le service funèbre sur la tombe de l'inconnu.

L'après-midi était déjà fort avancé lorsque le lieutenant Willis, montant le cheval de l'outlaw, prit le sentier conduisant à Oak Park Ranch, le Rancho du Parc des Chênes, demeure de Taylor Travis.

Malgré la joie qu'il aurait eue de passer encore quelques instants auprès de Rose, le lieutenant avait décliné les offres des bons rancheros qui le priaient de passer la nuit à Evergreen. Il voulait rendre visite à Taylor Travis, et être de retour cette nuit même à Herder's Ranch, pour le passage matinal de la diligence qui le ramènerait à Fort Taos.

La distance qu'il avait à parcourir pour gagner Oak Park Ranch était de dix milles pour le moins, mais le lieutenant pressa tellement son cheval qu'il atteignit l'habitation avant que le soleil touchât l'horizon.

La richesse de cette habitation dépassait de beaucoup celle d'Evergreen Ranch.

Les meubles n'étaient pas seulement confortables; ils étaient luxueux; de beaux tableaux garnissaient les murs, et même un piano montrait son clavier d'ivoire dans la salle principale, semblant attendre la caresse de jolies mains.

Le jeune ranchero s'avança avec empressement au-devant de Willis et lui demanda pourquoi il arrivait si tard. Quand il l'eut appris, il secoua la tête d'un air indigné, et, tendant la main au lieutenant, il lui dit d'un ton de cordiale franchise:

— Que ne donnerais-je pour avoir fait ce que vous avez fait, Lieutenant Willis!... sauver cette jeune fille d'une odieuse tentative de séquestration!... Cet homme noir masqué m'intrigue de plus en plus, ajoute rêveusement le ranchero... Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous aider à le retrouver.

Après avoir partagé le souper succulent de son hôte, et passé une couple d'heures sous la véranda, en fumant des cigares et en causant de choses diverses, le lieutenant Willis remonta à cheval et partit pour le settlement. Taylor Travis accompagnait son hôte; il voulait, disait-il, faire quelques milles avec lui pour profiter plus longtemps de sa compagnie et le mettre sur le bon chemin; car s'il s'en écartait tant soit peu, il manquerait sûrement la diligence.

Une Rencontre dans les Ténèbres.

Lorsque le lieutenant Willis prit congé de Taylor Travis, à cinq milles environ de Oak Park Ranch, sa conviction était faite et son âme attristée : le jeune rancho était profondément épris de la Rose de l'Evergreen !...

— Il n'a fait que me parler d'elle, murmurait-il. Il m'a donné à entendre qu'il prenait grand intérêt à cette jeune fille, et qu'elle ne dédaignait pas de répondre à son amour... Voilà qui détruit toutes mes espérances !... Hélas ! je dis bien : mes espérances, car si jamais homme est tombé amoureux à première vue, c'est bien moi. Je me retenais pour ne pas faire tout de suite ma déclaration et ma demande au vieux rancho, là-bas... Mais il serait indigne d'un officier et d'un gentleman de poursuivre une jeune fille de ses assiduités, quand il sait qu'un autre l'a devancé. C'est un obstacle absolu à la réalisation de mes rêves...

Et le lieutenant Willis scandait la marche de son cheval par de gros soupirs... Il interrompit cependant le cours de ses réflexions mélancoliques en apercevant sur le sentier un cavalier qui venait droit à lui.

Il devait s'attendre à rencontrer quelqu'un sur une piste qui menait à un settlement. Mais il n'ignorait pas non plus que la demeure de Taylor Travis était en dehors de la route ordinaire, et ce cavalier semblait s'y rendre directement.

Il était dix heures du soir ; les étoiles brillaient au ciel, et leur clarté tremblotante permettait de voir assez distinctement le cavalier, qui, après avoir franchi une petite hauteur, s'avancait d'un bon pas vers le lieutenant.

Celui-ci ne releva pas les rênes à l'approche du voyageur, mais il se tint prêt à le recevoir selon ses mérites, comme doit le faire tout bon coureur de prairie. Il tira son revolver et se mit sur ses gardes.

Le cavalier n'avait pas fait un mouvement, soit pour se mettre en défense, soit pour presser ou ralentir l'allure de son cheval. On le voyait se balancer de droite et de gauche sur sa selle, et les rênes flottaient sur le cou du mustang.

— Ah ça ! quel drôle de cavalier ! Il dort, ou bien il est ivre ! pensa Willis, qui vit avec étonnement le cheval du voyageur s'arrêter tout à coup devant lui.

« Holà ! pard, où allez-vous ? » cria-t-il,

Pas de réponse.

— Holà ! répéta le lieutenant.

Rien. Le cavalier semblait ne pas entendre. La

fête restait immobile, tête basse, comme si elle était, elle aussi, endormie ou épuisée de fatigue.

Le lieutenant Willis poussa son cheval en avant, arriva près de l'homme et lui posa la main sur l'épaule.

— Allons, l'homme, dit-il d'une voix rude, réveillez-vous !

Le cavalier s'affaissa tout d'une pièce du côté de Willis, et le lieutenant tressaillit en sentant sur sa main le visage glacé de l'inconnu.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il ; il est mort, et attaché sur la selle !

Il se pencha et posa la main sur la poitrine de l'homme.

Le cœur ne battait plus. Il regarda attentivement son équipement, et il vit que, non seulement on l'avait attaché sur sa selle, mais qu'on avait assujéti avec beaucoup de soin deux fortes baguettes perpendiculaires dans les fontes de la selle, afin de le maintenir droit.

Les pieds étaient liés aux étriers, et les mains attachées au pommeau, avec un lasso artistement noué.

Le lieutenant frotta une allumette et examina longuement la face livide du mort.

— Je ne crois pas me tromper, murmura-t-il enfin ; bien que je n'aie vu cet homme que de loin, je suis presque sûr que c'est l'un de ceux qui ont attaqué miss Reeves ce matin ; celui qui s'est enfui, bien entendu... Qui donc a pu le tuer ? Qui l'a attaché sur sa selle et a lâché son cheval à l'aventure ?

Il réfléchit à ce qu'il devait faire.

Fallait-il laisser aller le cheval, qui gagnerait, sans doute, quelque rancho où on le recueillerait ? Fallait-il le conduire, avec son macabre fardeau, jusqu'à Herder's Ranch ?

Il se décida pour ce dernier parti et reprit son chemin d'un pas moins rapide, menant en main le cheval qui portait le cadavre.

Il allait arriver à l'endroit où, le matin même, il avait pu rendre à Rose un signalé service. Il s'apprêtait à pénétrer dans le petit bois, dont nous avons signalé l'existence, lorsqu'une voix sonore vint frapper son oreille :

— Par le dieu des combats, disait-elle, c'est le Lieutenant Willis en personne !

Récit de Buffalo Bill.

— Buffalo Bill! s'écria avec joie le lieutenant.

— Lui-même! répondit le scout d'un ton de bonhomme, et bien content de vous voir, mon ami!

La haute taille de Buffalo Bill se dressait sur le sentier, à la clarté des étoiles.

— Comment se fait-il que je vous trouve ici, Bill? demanda l'officier en serrant la main de l'éclaireur.

— J'allais justement vous poser la même question; d'autant plus que vous avez avec vous mon homme mort.

— Votre homme mort?

— Oui, Lieutenant, je puis l'appeler ainsi sans mentir.

— C'est vous qui l'avez tué?

— Non, ce n'est pas moi, mais je peux tout de même dire «mon homme», puisque je l'ai trouvé. Willis ouvrit de grands yeux.

— Je vais vous raconter cela dès que j'aurai été chercher mon cheval, à une centaine de mètres d'ici, dit Buffalo Bill. Je chevaucherai avec vous pendant un mille environ, jusqu'au sentier que je veux prendre.

— Vite alors, mon brave Cody!... Je vous attends avec impatience.

Le scout s'enfonça dans le bois et reparut bientôt, monté sur Pard, son cheval de guerre.

Il se plaça à côté de Willis et commença la conversation.

— Lieutenant, je n'ai pas tué cet homme, mais il m'a dit qui l'avait tué.

— Je crois que je le sais, Bill.

— Vraiment, Lieutenant?... D'après ce qu'il m'a dit, ce n'était pas un individu bien recommandable.

— Non. Alors, vous lui avez parlé?

— C'est lui qui a fait les frais de la conversation... il n'en a pas dit lourd, le pauvre gars! Lorsque je l'ai trouvé, le long d'un sentier, son cheval allait au pas, et il vacillait sur sa selle de côté et d'autre, en se retenant de toutes ses forces au pommeau... J'ai supposé qu'il avait bu un coup de trop chez Jack Tobin, surtout quand je l'ai vu tomber de tout son long dans l'herbe...

— Il faisait jour, à ce moment?

— Oui, Lieutenant; c'était une demi-heure avant le coucher du soleil.

— Bien. Et alors?...

— Alors, j'ai couru tout de suite à lui, et je me suis aperçu qu'il n'était pas ivre, mais blessé. Il avait au moins trois balles dans le dos; une autre lui avait éraflé le cuir chevelu, une cinquième avait

pénétré sous l'épaule droite, et une sixième lui avait fait une blessure au cou... Bref, il était mal en point, criblé comme une écumoire. Il avait bandé ses blessures tant bien que mal, plutôt mal que bien, et l'hémorragie avait été si abondante qu'il ne pouvait plus se tenir sur sa selle. Je vis bien à sa figure que c'était un drôle de citoyen; mais quoi!... il allait mourir, et je fis tout ce que je pus pour le soulager. Je l'emmenai près d'un ruisseau pour laver ses plaies. Celle de l'épaule était mortelle... la balle du cou était ressortie par la bouche... Bref, il n'en avait plus pour longtemps. Je le lui dis le plus doucement possible, en lui demandant si je pouvais faire quelque chose pour lui. En fait de réponse, il se mit à grogner et me demanda mon nom... Il eut peur en l'entendant, et il me dit:

— Si j'en réchappe, vous me pendrez, n'est-ce pas?

«Je lui répondis que mon métier n'était pas de pendre les gens, et que, du reste, il mourrait de sa belle mort, si je pouvais ainsi parler. Alors il me dit:

— Vous êtes sûr que je vais mourir?

— Dame!... mon pauvre garçon!...

— Quand?

— Dans une heure ou deux.

— Bon... Quand je serai mort, attachez-moi sur mon cheval, tournez-lui la tête de ce côté, et laissez-le aller. Il rentrera tout seul à la maison.

— Où demeurez-vous?

— Peu importe.

— Comment vous appelez-vous?

— Cela ne vous regarde pas.

— Qui vous a blessé?

— Une jeune fille.

— Hélas! voilà ce que je craignais, murmura le Lieutenant Willis, que Buffalo Bill regarda avec étonnement.

— Vous comprenez bien, poursuivit le scout, que je fus très surpris de cette réponse.

— Pourquoi cette jeune fille vous a-t-elle blessé? lui demandai-je.

— J'avais tenté de l'enlever.

— Quand?

— Ce matin.

— Pour quel motif?

— J'avais des ordres.

— De qui?

Le lieutenant était, pour ainsi dire, suspendu aux lèvres de Buffalo Bill. Allait-il apprendre le nom du chef des ravisseurs, qu'il soupçonnait presque Rose Reeves de ne pas ignorer?

Buffalo Bill continua :

— L'homme eut l'air d'hésiter un instant, puis fit dit d'un air farouche :

— Je ne veux trahir personne. J'ai couru les mêmes risques que ceux qui ont succombé. Si j'avais réussi, ma récompense aurait été double. Je ne dirai rien.

— Vous étiez donc plusieurs à faire ce beau coup ?

— Oui, notre chef et deux de mes pards.

— Que sont-ils devenus ?

— Le capitaine s'est échappé, mes pards ont été tués, et je suis en train d'aller les rejoindre ; mais je ne veux pas les trahir...

« J'ai insisté tant que j'ai pu, mais il n'a rien voulu entendre, Lieutenant ! Il s'est contenté de me dire que la jeune fille en question était la fille d'un riche ranchero, et qu'on l'appelait la Rose de l'Evergreen. Il paraît qu'ils la tenaient à leur merci, quand un inconnu est venu à son secours, un homme qui portait l'uniforme bleu... Ses pards tués, le bandit avait cherché son salut dans une fuite précipitée ; mais la jeune fille avait tiré sur lui. Au bout de peu de temps, il avait été forcé de s'arrêter pour panser ses blessures, et avait erré çà et là, attendant la nuit pour rentrer chez lui... Seulement, il était si faible qu'il avait fini par tomber de cheval.

« Voilà tout ce que j'ai pu tirer de cet individu, qui n'a pas tardé à rendre le dernier soupir. J'ai fait ce qu'il m'avait demandé : je l'ai solidement lié à sa selle, et j'ai lâché l'animal, qui a pris le sentier de ce côté. Je m'y suis engagé peu de temps après, car j'y ai relevé une piste que je veux suivre jusqu'au bout.

Un Secret de Mort.

Buffalo Bill avait cessé de parler depuis plusieurs minutes, et les deux amis, gardaient le silence, perdus dans leurs réflexions.

Enfin le lieutenant parla le premier.

— Moi aussi, dit-il, j'ai quelque chose à vous raconter, Cody. Le récit que vous avez recueilli de la bouche du ravisseur complète presque le mien.

Alors l'officier raconta au scout ce qui lui était arrivé en allant chez Taylor Travis, et sa rencontre avec la jeune fille et les outlaws.

— Alors, dit l'éclaireur, il est bien vrai que cette jeune fille a tué ce bandit ?

— Oui ; et c'est bien malheureux pour elle.

— J'ai entendu parler de cette Rose. On dit que c'est une écuyère de première force et qu'elle tire admirablement. Quelques-uns de mes scouts, qui l'ont vue, prétendent qu'elle est belle à ravir les anges, qu'elle chante comme un oiseau, qu'elle peint comme une déesse, que sais-je ?... Exagérations de jeunes gens prompts à s'enflammer, sans doute ; car une telle perfection n'existe pas dans le Far-West, même parmi les femmes de nos forts.

— Non, Bill, dit le jeune lieutenant avec feu, ces éloges ne sont pas exagérés... Elle est parfaite de tout point... Et je crois aussi qu'elle n'est pas insensible, et que bientôt le jeune ranchero Taylor Travis sera son mari... C'est un beau parti !

— C'est à savoir... Tout bien élevé et tout riche qu'il soit, il s'amuse trop en basse compagnie, ce gentleman... Un homme comme lui devrait s'élever et et non déchoir.

— Vous ne l'aimez pas, Bill.

— Il ne m'inspire pas de confiance... Je sais qu'il est brave, et qu'il a tué plusieurs individus dans des circonstances où il s'agissait de montrer de la vaillance et du sang-froid... Mais que voulez-vous ?... il ne me dit rien de bon.

— Moi, je ne vois en lui qu'un beau jeune homme, un peu dissipé et joueur, peut-être. Il a le cœur généreux, et il n'a pas été souvent le provocateur dans les duels où il a tué ses adversaires.

— Il est bien possible que je me trompe ; en tout cas, je me méfie ; et je serais désolé qu'une jeune demoiselle à laquelle je m'intéresserais s'attachât à lui... Mais parlons de notre outlaw.

— C'est justement ce qui me préoccupe, Bill. Je suis sûr que si cette jeune fille savait qu'elle est cause de la mort de cet homme, elle en serait profondément affectée ; et je voudrais qu'elle continuât de l'ignorer.

— Personne ne sait qui a tué cet homme ?

— Personne autre que vous et moi.

— Nous n'avons pas besoin de le dire... Vous allez le mener à Herder's Ranch et vous déclarerez que vous l'avez trouvé mort sur le sentier, ce qui sera la vérité, au bout du compte... On croira que quelqu'un l'a tué pour le voler, et personne ne pensera à établir un rapport entre sa mort et la tentative d'enlèvement de la Rose de l'Evergreen.

— C'est une bonne idée, Bill. Je rapporterai les choses telles qu'elles sont au colonel Kane, au cas où la vérité serait connue un jour. Voyez-vous, mon ami, si cette tendre et délicate jeune fille, qui s'est montrée si bonne pour un moribond, savait qu'elle

a tué un homme de ses propres mains, elle serait capable d'en tomber malade.

— Bien, bien, Lieutenant! Je sais ce que c'est, moi qui ne suis pas une petite fille, quand il faut supprimer quelqu'un d'une balle dans la tête ou dans le cœur.

— Nous garderons donc le silence à ce sujet?

— Entendu; ce sera un secret de mort,

— Merci, mon brave ami!

— Maintenant, Lieutenant, vous savez que j'ai une mission secrète. C'est pour cela que je n'ai pas accompagné le corps de l'outlaw. Je ne me souciais pas d'être reconnu... Je n'avais pas ce qu'il fallait pour l'ensevelir, et d'ailleurs je lui avais promis de le lier sur son cheval et de laisser la bête retourner à son rancho... Ne pensez-vous pas que ce serait pour nous le meilleur moyen de nous assurer de l'identité de cet individu, si nous suivions son cheval jusqu'à sa maison?

— J'y ai bien pensé; mais alors, la jeune demoiselle saurait qu'elle a tué l'outlaw

— C'est vrai.

— Et puis, comme il est mort, cela ne servirait pas à grand'chose.

— C'est encore vrai. Vous ferez donc mieux de l'emmener avec vous à Herder's Ranch... Plus tôt on l'entertera, mieux cela vaudra.

— Vous avez raison. La cause de sa mort restera inconnue, — un secret de mort entre nous, comme vous avez dit!... Maintenant, Bill, si je ne suis pas indiscret, dites-moi ce qui vous a amené jusqu'ici, quand je vous croyais à plus de quarante milles à l'ouest?

Toujours à l'Affût

— Je vais vous dire cela, Lieutenant. Je suis, je vous le répète, sur une piste

— Quelle sorte de piste?

— Ah! voilà! Je ne sais pas encore, et c'est cela que je voudrais découvrir... Je suis allé de nouveau près de la tombe du docteur Drayton, ce matin de bonne heure, et là, je me suis aperçu que quelqu'un y était venu, depuis ma dernière visite.

— L'homme en noir, sans doute.

— C'est bien ce que j'ai pensé, Lieutenant... Vous savez que j'avais disposé certains objets d'une certaine manière, aux alentours de la tombe, pour savoir si quelqu'un y viendrait?..

— Oui. Eh bien?..

— J'avais préparé toutes ces choses en vue d'un homme qui serait venu à pied.

— Je m'en souviens parfaitement.

— Eh bien! cette fois le visiteur est venu à cheval, et je n'ai pas eu de difficulté à m'en apercevoir.

— Alors, Bill, vous l'avez suivi à la trace, naturellement?

— Oui, Lieutenant, et je continue ma poursuite en ce moment.

— Racontez-moi cela, je vous en prie.

— Voilà. L'homme est arrivé peu de temps avant moi, sur un grand cheval ferré des quatre pieds, pas un poney... J'ai suivi ses traces, à pied, sur le parcours d'un mille, et quand j'ai été bien sûr qu'elles se dirigeaient de ce côté, je suis revenu à mon camp, j'ai attaché un de mes chevaux à une longue corde pour lui permettre de brouter au moins pendant deux jours et d'aller boire au ruisseau; puis je suis monté sur Pard et j'ai repris la piste. Je l'ai suivi sans peine, sauf à quelques endroits, et elle m'a mené jusqu'à ce pays de ranchos. Enfin, cet après-midi, vers trois heures, j'ai trouvé ceci, qu'on a évidemment laissé tomber en route.

Buffalo Bill sortit un objet de sa poche et le tendit au lieutenant, qui dit vivement

— C'est un masque!

— Oui, mon Lieutenant, un masque noir, comme celui que Ned Nordeck a vu sur le visage de l'homme qui a tué le docteur Drayton.

— Ceci devient intéressant, Bill.

— Certes... Tout le temps, j'ai eu l'idée que je devais être sur la piste de l'homme noir masqué, car personne autre que lui ne connaît l'existence de la tombe et ne peut venir exprès la visiter. Le visiteur avait aussi arrangé le tertre un peu mieux que je ne l'avais laissé... il avait redressé le poteau. Tout cela me porte à croire que ce n'était pas quelqu'un qui serait passé par hasard, et que ce ne pouvait être que l'homme noir masqué... Quelle autre personne pourrait prendre un tel intérêt à cette tombe?

«Après avoir trouvé ce masque, tombé du visage de celui qui le portait parce qu'un des cordons s'était défilé, j'ai eu le soupçon soudain que l'adversaire du docteur Drayton devait être quelque ranchero,

— C'est bien probable.

— Pendant qu'il attendait sa rencontre avec le docteur, il avait sans doute campé auprès de la fosse creusée par lui à l'intention de son ennemi... Je n'ai pu découvrir ce campement, parce qu'il y allait et en revenait à pied. Après le duel, il sera retourné

à son rancho et aura pris un cheval pour revenir voir si la tombe était intacte, car il savait que, depuis longtemps, j'y touchais tous les jours. Il est venu par la route de la diligence, j'en suis sûr; mais il est retourné par celle que je suis en ce moment,

— Avez-vous découvert où il allait?

— Pas encore. Je poursuivais mes recherches, quand j'ai vu arriver l'homme blessé, et cela m'a retardé jusqu'à la tombée de la nuit... Je vais retourner sur les hauteurs où je l'ai rencontré, pour y camper jusqu'au jour... Je vous prie de retarder votre retour au fort, d'écrire au colonel pour lui en expliquer les raisons, et de revenir me trouver ici demain dans l'après-midi.

— C'est entendu, Bill.

— Je ne veux pas, d'ici là, être vu de personne; je serais reconnu tout de suite... Mais je vous demande de m'apporter un déguisement quelconque, que Jack vous procurera, et alors je pourrai suivre cette piste jusqu'au bout. Bien entendu, il ne s'agit pas d'inquiéter l'homme en noir pour son duel, qui s'est passé très loyalement, d'après ce que dit Ned. Mais nous pouvons toujours essayer de découvrir ce qu'est au juste ce personnage, puisque le colonel le désire.

— Nous essaierons, ami Bill.

— Nous pourrions peut-être bien arriver par lui jusqu'au capitaine Cobra...qui sait?... S'ils ne faisaient qu'une seule et même personne?...

— Diable! Bill, vous êtes l'homme aux suppositions.

— Il faut en faire, pour arriver à la vérité... J'ai aussi à vous demander un autre service, Lieutenant Willis.

— Lequel?

— L'homme noir masqué a été appelé Tyler Tatnal par le docteur Drayton. Tâchez de vous renseigner auprès de Tobin, et de savoir si un rancho ou un colon de ce nom habite aux environs de Herder's Ranch, ou si une lettre a été réclamée au bureau de la poste pour quelqu'un de ce nom.

— C'est une bonne idée, Bill; je n'oublierai pas de le faire.

— Je vais vous quitter maintenant; mais auparavant laissez-moi enlever les bâtons qui soutiennent ce pauvre diable de cadavre, et l'attacher sur sa selle d'une manière différente. Il ne faut pas qu'on suppose que c'est vous qui l'avez accommodé comme cela...

Buffalo Bill exécuta prestement sa funèbre besogne, et Willis se mit en route pour Herder's Ranch

avec son étrange compagnon, couché maintenant en travers de la selle, pendant que l'éclaireur regagnait la crête de la colline, pour y établir son campement

La Rencontre sous Bois.

Il était une heure du matin lorsque le lieutenant Willis parvint à Herder's Ranch. Il entra dans l'écurie, sans être vu de personne.

Il trouva cependant un homme qu'il envoya chercher Jack Tobin, et il raconta à l'hôtelier les aventures de la journée, sa rencontre avec Buffalo Bill, et ce qu'ils avaient décidé de faire pour faciliter la tâche du scout; mais il se garda bien de lui dire que l'homme mort qu'il amenait avec lui avait été tué par Rose Reeves.

— Le cheval que je vous avais emprunté a été tué sous moi, Tobin; alors je vous ramène celui que je me suis attribué comme prise de guerre sur les ravisseurs... Je suis prêt à vous payer la différence que vous fixerez vous-même.

— Ne parlons pas de ça, mon Lieutenant... Un troc loyal n'est pas un vol, et ce cheval est à peu près aussi bon que celui sur lequel vous êtes parti d'ici. D'ailleurs, pour l'amour de cette douce créature, de cette Rose du Rancho toujours vert, je me résignerai volontiers à perdre le plus beau de mes chevaux. Ainsi, tout compte fait, nous sommes quittes.

Les deux hommes, laissant le cadavre dans l'écurie, entrèrent dans l'appartement de Jack Tobin.

— Il s'agit de déguiser Cody, dit alors l'aubergiste, et il n'est pas facile à déguiser.

— Non; cependant il faut à toute force le travestir.

— Je vais lui envoyer un costume complet en velours à côtes, avec quelques épingles à cheveux pour relever ses longues boucles sous un chapeau noir à larges bords...et puis un rasoir pour couper sa moustache et son impériale, s'il juge ce sacrifice nécessaire. J'ajouterai un assortiment de livres, qui a été laissé ici par un voyageur en librairie, tué, il y a deux ans environ, pour avoir dit des mensonges...

— Pestel fit le lieutenant interloqué. On tue les gens qui mentent, ici?

— Pas tous, malheureusement... Celui-là, dans une seule journée, s'était déclaré tour à tour juif,

méthodiste, catholique et athée... Vous comprenez, c'était suivant la personne à qui il voulait vendre ses bouquins ! Un des mineurs lui a joué des farces, se déguisant, pour se faire passer auprès de lui pour le sectateur tantôt d'une religion, tantôt d'une autre. Une querelle s'en est suivie, et le voyageur en librairie y a trouvé la mort... C'est le premier record de ce genre, à ce que je crois.

Jack Tobin, ayant ainsi formulé l'oraison funèbre du commis libraire, alla chercher le stock de cet infortuné, ainsi que tout ce qui était nécessaire pour un bon déguisement. Le lieutenant fit un paquet de tous les objets apportés par l'augergiste, et résolut de partir après un déjeuner matinal, car il désirait faire une autre visite avant de revenir à Herder's Ranch.

Il était déjà levé lorsque la diligence arriva au relais ; et il remit à Ned Nordeck une lettre pour le colonel.

— Je regrette que vous ne veniez pas avec moi, Lieutenant, dit le conducteur. Ce sera, je pense, pour mon prochain voyage. Pour aujourd'hui, comme vous le voyez, j'ai de la compagnie, ajouta Ned en montrant à l'officier plusieurs individus qui prenaient la diligence pour se rendre aux mines du côté de Santa-Fé.

La nouvelle que le lieutenant avait trouvé sur la piste un homme mort et qu'il l'avait ramené avec lui à Herder's Ranch, ne provoqua dans la colonie qu'un mouvement fort léger de curiosité ; quelques personnes seulement allèrent voir le cadavre, qui fut reconnu pour celui d'un cowboy travaillant sur un des petits ranchos voisins.

On admit volontiers qu'il avait été assassiné volé. Il fut discrètement enterré dans le cimetière de la colonie, qui, comme le faisaient remarquer gaiement quelques-uns des beaux esprits de l'endroit, devait tenir, toute proportion gardée, le « record » du nombre. La « dernière piste », ainsi qu'on appelle dans l'ouest le champ du repos, ne contenait guère moins de corps qu'Herder's Ranch ne possédait d'âmes d'habitants.

Monté sur un autre cheval, une bête superbe que lui avait procurée Jack Tobin, le lieutenant se mit en route pour le lieu où il devait retrouver Buffalo Bill, emportant le déguisement dont le scout avait besoin.

Il s'était mis au petit galop, et les milles fuyaient l'un après l'autre derrière le bon cheval, sans que le cavalier éprouvât la moindre fatigue.

Il passa près de l'endroit où il avait rencontré l'éclaireur la nuit précédente, puis tourna à gauche

pour gagner les hauteurs. Une demi-heure plus tard, il pénétrait dans le bois.

Avant d'aller plus loin, il jeta un appel sans prononcer aucun nom ; car, d'après leurs conventions, les deux hommes ne devaient se rencontrer que plus tard dans la journée, et sur la lisière du bois.

D'une centaine de mètres plus loin, on répondit à son cri ; c'était la voix sonore et bien timbrée du scout.

Bientôt Buffalo Bill parut à quelque distance du sentier, se dirigeant vers le lieutenant.

Il était à pied.

— Je suis content de vous voir, cria-t-il. J'allais justement enfiler ce billet sur un bâton près du sentier, pour que vous le trouviez en arrivant cet après-midi.

— Vous avez donc découvert quelque chose ?

— Oui, Lieutenant, j'ai fait une découverte dont j'ai l'intention de profiter au plus vite, et je me disposais à partir. J'avais simplement écrit ces mots sur ce bout de papier, espérant que vous les comprendriez :

« Ai été forcé d'aller vers T... Vous verrez quand vous retournerai à T... »

« Je n'ai pas signé, de peur qu'une autre personne ne trouve ce billet avant votre arrivée. Vous pensez si je suis content de votre venue !... Maintenant que vous êtes ici, je vais pouvoir vous dire tout de suite ce que j'ai découvert et ce que j'ai résolu. »

Le lieutenant Willis suivit le scout dans le bois. Arrivé à l'endroit où Buffalo Bill avait passé la nuit, l'officier tressaillait en voyant sur le sol un homme étendu, et qui semblait mort.

Un Combat dans l'Obscurité.

Le lieutenant se pencha vers l'homme et vit que c'était un Mexicain. Il était de haute taille, portait toute sa barbe, et ses cheveux, très épais, étaient coupés court.

Son costume était celui des cowboys du Texas. Une ceinture d'armes et une carabine étaient posées à côté de lui.

Attaché à un piquet près du cheval de Buffalo Bill, était un animal d'une taille un peu au-dessus de celle d'un mustang, les jambes longues et fines, le corps évidé, et ayant tous les signes de la vigueur, de la vitesse et de l'endurance.

Une selle mexicaine était suspendue à une branche voisine, avec sa bride et son lasso.

Le lieutenant se baissa plus encore et tâta les membres de l'homme étendu. Ils étaient froids et rigides. L'homme était mort; il avait reçu quatre blessures terribles.

— Est-ce vous qui l'avez tué, Bill? demanda Willis. Qui est-ce?

Pour toute réponse, le scout sortit de sa poche un billet qu'il tendit à l'officier, en disant:

— C'est de l'espagnol, Lieutenant... Je ne sais pas si vous êtes très ferré sur cette langue; mais pour peu que vous compreniez, vous verrez que c'est intéressant.

Le lieutenant prit le billet qui était dans une enveloppe décajetée, et dont l'adresse, écrite en espagnol comme le reste, était ainsi conçue:

«A Crotale,

«Par Vipère.»

Il ouvrit l'enveloppe et lut:

«Le porteur de ce billet, Vipère, est une nouvelle recrue, mais on peut avoir toute confiance en lui.

«Quand vous aurez les provisions de D...mettez-les dans la caverne du rocher, et dispersez-vous jusqu'à ce que vous receviez un avis de

«Cobra.»

«P. S. — Vipère m'apportera un mot, m'informant s'il y a succès ou échec.»

— Eh bien! Bill, je crois bien comprendre quelque chose; mais vous, qui savez lire mieux que moi entre les lignes, dites-moi un peu ce que vous en pensez.

— Mon Dieu! Lieutenant, je crois que c'est très simple... Je sais que, de même que leur capitaine Cobra, les hommes de la bande ont pris des noms de reptiles... Dans mon opinion, Crotale, ou Serpent à sonnette, et un chef subalterne qui est chargé par Cobra d'accomplir quelque acte de brigandage. Pour ce qui est de Vipère, il n'y a pas besoin d'explication, le billet est assez clair. Le D...indique la diligence, et les provisions, c'est le butin qu'on volera... La caverne du rocher, c'est sans doute l'endroit où le capitaine Cobra s'est caché le jour où je le poursuivais de si près... J'ai découvert cet endroit depuis, comme vous le savez; mais le capitaine Cobra ne le sait pas, et il considère toujours sa cachette comme très sûre.

— Bravo, Bill; vous interprétez cela comme si c'était écrit tout au long!... Mais comment avez-vous fait pour entrer en possession de ce billet?

— Ma foi! Lieutenant, je pense que, cette fois encore, je dois remercier le talisman qui me protège contre la mort, ma chance, si vous aimez mieux, car ce pauvre diable était un rude combattant.

«Je l'ai entendu venir peu de temps après m'être installé dans mon campement. Il suivait le sentier au galop. Je me suis mis à courir pour me trouver sur son passage, parce que je croyais que c'était vous qui reveniez pour un motif quelconque, à moins que ce ne fût l'homme masqué lui-même.

«Il faisait très sombre sous bois, et je ne pouvais pas voir la figure du cavalier. Alors, pensant que, si c'était vous, vous reconnaitriez bien ma voix, je lui criai de s'arrêter... Mais il poussa un affreux juron espagnol et m'envoya, en guise de salut, une balle qui traversa mon chapeau... Je l'ai échappé belle!... La colère me monta à la tête, et je sautai à la bride de son cheval, au moment où il passait près de moi au grand galop.

«Alors nous nous sommes livrés le combat le plus acharné et le plus dangereux que j'aie soutenu de ma vie... Si son revolver ne l'avait pas trahi, j'étais perdu. Il avait pressé la détente, au moment où je saisis la bride de son cheval. La capsule a raté! J'ai tiré à mon tour, et je l'ai atteint. Enfin, nous nous sommes fustillés à bout portant cinq fois de suite, et chaque fois ses capsules ont raté!... Moi je l'ai touché quatre fois; une de mes balles pourtant ne l'a pas atteint, parce que j'avais toutes les peines du monde à maintenir le cheval, affolé de terreur.

— Mon Dieu! Bill, quel affreux combat! quel horrible duel!

— Oui, Lieutenant; c'était assez féroce... Jusqu'au dernier moment, cet homme a montré un courage inouï... Il jurait et sacrait comme un vrai païen, presque toujours en espagnol... Mon dernier coup l'a fait dégringoler de sa selle, raide mort. Alors j'ai calmé le cheval, j'ai transporté l'homme dans mon campement, et j'ai attaché l'animal auprès du mien, comme vous voyez... Et puis, comme je ne voulais pas faire de feu, pour n'attirer l'attention de personne, je me suis enveloppé dans ma couverture et j'ai dormi. Vous pouvez croire que j'étais affreusement fatigué.

— Comme c'est curieux, dit le lieutenant en hochant la tête, que ses cinq coups aient raté!

— Oui, c'est bizarre. Il n'y a que sa première balle qui a traversé mon chapeau.

— Votre talisman contre la mort n'a vraiment pas perdu sa vertu, ami Bill, dit Willis en souriant.

— Il faut le croire, Lieutenant.

— Racontez-moi le reste de votre aventure.

— Quand le jour est venu, j'ai pu voir ce que mes balles avaient fait... Il est incroyable que l'homme ait eu la force et l'énergie de continuer si longtemps le combat. Il portait ce billet sur lui; autour des reins il avait une ceinture. Ses armes sont de qualité supérieure... Son cheval est la bête dont j'ai suivi les traces depuis la tombe jusqu'ici! Cela vous étonne, n'est-ce pas, Lieutenant?

Willis regardait le scout avec admiration.

— Mes compliments! lui dit-il. Vous avez un talent tout particulier pour vous tirer des dangers auxquels vous vous exposez. Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites à propos de ce cheval?... Se peut-il que l'homme qui le montait soit celui que vous avez toujours regardé comme l'adversaire du docteur Drayton?

— Ça, Lieutenant, c'est une autre question... Je suis sûr du cheval, il n'y a pas d'erreur possible, Mais je ne suis pas sûr de l'homme.

— On peut s'en rapporter à vous, Bill.

— Voyez-vous, Lieutenant, j'ai bien observé les traces, mesuré les quatre pieds et étudié l'allure du cheval de la tombe... Ce matin, en menant celui-là boire, je l'ai conduit sur un terrain mou, je l'ai fait marcher, j'ai mesuré ses sabots; je me suis rendu compte de son allure, et je suis parfaitement certain que c'est le même.

— Alors, le cavalier serait probablement l'homme en noir?

— Je ne crois pas, car cet homme est Mexicain, et Ned Nordeck nous a dit que le duelliste masqué parlait l'anglais sans accent... Celui-ci m'a accablé de jurons en espagnol, et en anglais aussi, à vrai dire; mais j'ai très bien remarqué qu'il avait de la peine à se servir de cette dernière langue.

— D'où pensez-vous qu'il vienne?

— Si j'avais le temps, je le découvrerais sûrement en suivant sa piste. Mais le plus important est de trouver les bandits qu'il devait rencontrer.

— Ils sont peut-être nombreux.

— C'est même probable... Mais je ne courrai pas un grand danger.

— Comment cela?

— Je n'aime guère à jouer le rôle d'un morf... Pourtant je vais me mettre à la recherche de Cro-tale et lui faire croire que je suis Vipère.

— Bill, c'est insensé! Vous courez un trop gros risque,

— Mais non, Lieutenant!... Je monterai le cheval du Mexicain, je porterai ses vêtements, je transmettrai le billet, et je jouerai Vipère le mieux que je pourrai.

— Mais vous ne parlez pas l'espagnol assez bien pour ne pas vous trahir.

— Ça ne fait rien, on ne dit pas dans le billet que je suis Mexicain...

— Cette aventure ne me sourit pas du tout, Bill.

— Songez donc au résultat, si je réussis, Lieutenant!... Je vais prendre la piste de la diligence, jusqu'au théâtre de l'action, car il est probable que j'arriverai trop tard pour empêcher l'attaque. De là, je suivrai les outlaws jusqu'à leur repaire et je présenterai la lettre. J'emmènerai mon cheval comme bête de bât, ce qui me permettra de dissimuler ma selle et ma bride, puisque j'aurai celles du Mexicain.

— Puis-je vous aider en quelque chose, Bill?

— Lieutenant, si cela ne vous effraie pas de faire cette dure chevauchée, je vous serais obligé de retourner à Herder's Ranch et de dépêcher un courrier au colonel Kane, pour le prier de vous envoyer une douzaine d'éclaireurs et une vingtaine de cavaliers, qui vous rencontreraient au gué. Vous y camperiez en vous cachant, et vous seriez à proximité, si j'avais à réclamer votre secours contre les Cobras... Je suis certain que les outlaws ont fait seulement semblant de se disperser pour mieux réussir un bon coup.

— Bon, dit le vaillant officier. Je vais aller moi-même au fort et rassembler les soldats et les scouts; la course ne m'effraie pas le moins du monde.

L'Homme noir démasqué.

Ned Nordeck poussait vivement son attelage sur le tronçon de route qui s'étendait entre Fort Taos et Herder's Ranch.

Il n'était pas sans inquiétude, car il avait appris que la bande des Cobras s'était reformée et reprenait le cours de ses opérations criminelles; et, quoiqu'il sût que Buffalo Bill était revenu à Fort Taos pour disperser la bande une seconde fois, il craignait que le grand éclaireur n'eût pas encore eu le temps de prendre ses mesures contre ces bandits.

Bien entendu, le brave conducteur ignorait le combat de Buffalo Bill et de Vipère, et la tentative hardie et dangereuse que le scout tentait en ce moment.

Ned avait sous sa responsabilité une somme considérable, et, pour augmenter son inquiétude, il n'y avait dans sa voiture aucun voyageur ce jour-là.

Arrivé à un tournant de la route, il arrêta ses chevaux tout à coup, en murmurant :

— Cette fois, j'y suis !

Devant lui, au milieu de la route, monté sur un cheval noir, se tenait un homme masqué, tout de noir habillé, comme celui qui avait tué le docteur Drayton !

— Halte ! cria le masque noir d'une voix dure et impérieuse. Les mains en l'air !

Ned obéit sans dire un mot.

— Sortez, garçons, et faites votre besogne ! dit l'homme en noir.

A ces mots une nombreuse troupe d'hommes, apparemment des Mexicains d'après leurs costumes et leur aspect général, bondit hors des buissons de chaque côté de la route, et se précipita sur la voiture.

— Nom d'une patache ! cria Ned, terrifié. Les Cobras !... L'homme en noir, le Masque noir, comme on l'appelle, est le chef de la bande !...

Cependant trois personnes observaient ce qui se passait au milieu de la route.

L'une de ces personnes était Buffalo Bill. Vêtu des habits de Vipère, il avait rattrapé la diligence, avait attaché près du tournant de la route le cheval de l'outlaw, et s'était avancé en rampant, profitant de tous les avantages du terrain pour se dissimuler. De derrière un arbre tombé, où il s'était blotti confortablement, il observait les pillards.

Il pouvait aussi voir très distinctement la silhouette de deux individus aux aguets sur un grand rocher situé en face de lui, mais qui, eux, ne se doutaient nullement de sa présence.

C'étaient deux outlaws, deux anciens Cobras, qui avaient trahi leurs frères et s'étaient séparés d'eux. Buffalo reconnaissait Sol Nichols, l'homme condamné à la Loterie de la Mort, et il ne pouvait comprendre qu'il se trouvât là, bien portant. Il ne savait pas qu'au moment de son exécution, Sol portait sur lui une cuirasse d'acier à l'épreuve des balles, et qu'il avait prié son camarade chargé de l'exécuter de tirer à la poitrine, pour ne pas le défigurer. Grâce à la complaisance de son ancien camarade, Sol Nichols, simplement étourdi par le coup de feu, avait pu se relever et s'enfuir après le départ des outlaws.

Il avait rejoint son frère Lew, et tous deux avaient juré de tirer du capitaine Cobra une vengeance éclatante. Depuis lors, ils guettaient tous les mouvements de la bande, cherchant une occasion d'en finir avec leur ennemi. Cette occasion semblait se présenter aujourd'hui, et ils étaient là, guettant.

Buffalo Bill connaissait bien les deux frères pour des individus fort dangereux, mais il ne pouvait s'expliquer ce qu'ils attendaient. D'ailleurs, pour le moment, il n'avait pas le loisir de s'en occuper ; il resta donc tapi derrière son arbre, attendant les événements.

Tout à coup, au moment où les Cobras venaient d'enlever de la voiture le butin qu'elle contenait, les canons des carabines des frères Nichols brillèrent au sommet de la roche, et deux coups de feu retentirent.

Le Masque noir roula à bas de son cheval et tomba sur la route, tandis que les frères Nichols, ayant assouvi leur vengeance et n'éprouvant nulle envie de se battre avec le reste de la troupe, disparaissaient au milieu des buissons.

Le désordre se mit dans les rangs des Cobras. Alors Ned Nordeck, se figurant qu'une troupe de soldats venait d'arriver, saisit ses revolvers et ouvrit le feu sur les bandits. Deux des outlaws, qui se tenaient à la tête des chevaux, tombèrent morts sous les coups bien dirigés du brave conducteur.

Un autre grimpa sur l'impériale de la voiture et, à l'improviste, attira violemment Ned en arrière.

Un couteau brillait dans la main de l'outlaw, et il le levait sur la poitrine du conducteur, lorsque la carabine de Buffalo Bill retentit à son tour et vint frapper en pleine tête le Cobra, qui roula mort à bas de la diligence.

Ses camarades, pris de panique, s'enfuirent à toutes jambes, laissant là leur butin, et leur chef et leurs compagnons tués.

Le conducteur sauta à bas de son siège et courut vers Buffalo Bill, qui se tenait déjà auprès du chef outlaw, dont il avait enlevé le masque.

Celui-ci avait la poitrine traversée de deux balles qui avaient dû provoquer la mort immédiate.

— Cet homme vous est-il connu ? demanda l'éclaireur au postillon, qui venait d'arriver.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur le visage découvert de l'homme en noir, Ned Nordeck recula, stupéfait.

— Certes, je le connais ! s'écria-t-il. Mr. Coily, cet individu a fait plusieurs fois dans ma diligence le voyage de Fort Taos à Fort Summer, mais il m'a toujours produit l'effet d'un gentleman ; je n'aurais jamais soupçonné qu'il pût être un tel scélérat !

— Ned, je n'en suis plus à compter le nombre des individus à double face que j'ai rencontré dans le cours de ma carrière. Je m'étonne même que le bandit me soit inconnu, à moi. J'aurais presque juré que le chef des Cobras était un ranchero universellement estimé dans ce pays.

«Mais dites-moi, pard, cet individu n'est-il pas celui qui a tué en duel le docteur Drayton?»

— Il en a toutes les apparences, Buffalo Bill, répondit le conducteur. Mais rappelez-vous que la face de l'adversaire du docteur était recouverte d'un masque. Quant au reste, c'est la même stature, et les vêtements et le masque me semblent bien être les mêmes.

— Eh bien, notre tâche se trouve maintenant terminée, puisque le chef Cobra a expié ses forfaits, conclut le chef des scouts. Il ne nous reste plus qu'à

rentrer au fort, où je rendrai compte au colonel de ma mission.

En conséquence, les corps du chef Cobra et de ses trois hommes tués furent placés dans la diligence et ramenés à Fort Taos.

C'est aux acclamations enthousiastes de toute la garnison que Buffalo Bill y fit son entrée.

Le colonel, outre le rapport élogieux qu'il adressa au général, fit un ordre du jour où il vantait, en termes chaleureusement émus, le courage et l'adresse du grand éclaireur, sans oublier les mérites du lieutenant Willis et de l'honnête conducteur Ned Nordeck.

Mais Buffalo Bill, en croyant avoir dispersé définitivement la bande des Cobras et tué leur capitaine, se trompait: il ne devait pas tarder à s'en apercevoir.

— FIN. —



Le prochain fascicule (No. 79) contiendra:

Cobra, le Capitaine des Serpents.

MAGNIFIQUE PRIME!

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de Journaux, ou à la Maison A. Eichler, 41, rue Dauphine, Paris.

AVIS AUX LECTEURS!

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo-Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25 l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la

Maison A. Eichler, 41, Rue Dauphine, Paris, 6^e

Les Aventures de BUFFALO BILL

Seule édition originale autorisée par le Colonel W. F. Cody, dit Buffalo Bill.



Les fascicules déjà parus contiennent les récits suivants:

- No. 1. Le Héros du Far-West.
2. L'Allié inconnu.
3. A la Rescousse.
4. Sur la Piste de la „Terreur du Texas“.
5. Les Sentiers du Pays de la Mort.
6. L'Attaque du Courrier de la Prairie.
7. Les Gardiens du Trésor.
8. La Piste de la Vengeance.
9. La Flèche fantôme.
10. Les Pièges du Désert de la Mort.
11. Les Eclaireurs noirs.
12. Flair et Courage.
13. La Diligence perdue.
14. Le Roi de la Frontière.
15. Les Compagnons fidèles.
16. Une Mission secrète.
17. Dans le Ravin des Morts.
18. Les Liens qui tuent.
19. Le Coup de Maître d'un bon Tireur.
20. La Lutte mortelle.
21. Le Sauveur mystérieux.
22. Main Rouge.
23. Navarro, le Chef des Renégats.
24. Kenton King, le Bandit.
25. El Ramon, le Brigand du Rio-Grande.
26. Malo, le Bandit de la Frontière.
27. El Sol, le Limier de la Prairie.
28. La Chercheuse d'or du Val de Perchido.
29. Le Spectre de la Prairie.
30. Bras-de-Fer, le Roi des Tigres.
31. Peau-de-Daim, le vieux Trappeur.
32. La Jolie Bess.
33. Mustang Madge, la Fille du 5^e Régim.
34. Serpent-Sauvage, l'Indien cheyenne.
35. William Frédérick, le Guide
36. Coffin Bill. [mystérieux.]
37. Le Rancho des Revenants.
38. Les Voleurs de Filles.
39. Les Déserteurs.
40. Les Loups de la Prairie.
41. Les Vautours de la Roche peinte.
42. Kent Kennard, le Ravis seur de Vierges.
43. Alfonso Montealegre, le Desperado.
44. Les Alliés rouges du Grand Eclaireur.
45. Les Terres maudites.
46. Le Secret du Chef sioux.
47. Masampa, la Reine indienne.
48. La Piste d'un Traître.

- No. 49. Harry, le vieux Squatter.
50. Frank Powell, le Castor Blanc.
51. A la poursuite de la Bande des Tigres.
52. Ben, ou l'Elève-Eclaireur.
53. Un Vœu de Vengeance.
54. Rip van Winkle, ou l'Ermite fou.
55. Le Clan du Bracelet d'Argent.
56. Le Mystère du Val funèbre.
57. L'Eclaireur Médecin et le Messager
58. Un Voyage fatal. [mu et.]
59. Les Cavaliers rouges.
60. Carrol Dean, le Chercheur d'or soli-
61. La Chasse muette. [taire.]
62. Le Capitaine Eagle.
63. La Piste rouge.
64. L'Ennemi caché.
65. Big Elk, le Chef des Sioux.
66. Le Capitaine Panama.
67. Le Hussard masqué.
68. Les Régulateurs d'Overland City.
69. La Bande des Goules d'Or.
70. Tahrokee, le Tigre des Kiowas.
71. La Victoire du Scout.
72. Cœur Noir.
73. Le vieil Ermite du Grand Cañon.
74. Le Camp secret.
75. Snake Eye, le Chef des Apaches.
76. L'Amulette mystérieuse.
77. Un Plan hasardeux. [vert.]
78. Le Masque noir et la Rose du Rancho
79. Cobra, le Capitaine des Serpents.
80. Running Water, le Chef des Nez-
81. La Reine renégate. [Percés.]
82. Le Combat de la Gorge des Aigles.
83. Une Vengeance dans le Far-West.
84. Pour une Femme.
85. Evil Spirit, le Sorcier des Comanches.
86. Un Combat dans le Sacramento.
87. La Chasse au Diamant.
88. Larriat Larry, le Lanceur de Lasso.
89. Le Complot des Mormons.
90. Entre les mains des Séminoles.
91. Au Poteau du Supplice.
92. Cazoomba, la Sorcière des Apaches.
93. Le Feu dans la Prairie.
94. Le Duel au Tomahawk.
95. Charley l'Apache.
96. La Mine de Flamingo.
97. La Sorcière rouge.
98. Une Visite au Ravin Perdu.
99. La Poursuite sur la Glace.
100. Tourbillon Rouge et Fleur de Prairie.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. **Paris, 41, Rue Dauphine.**
New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.